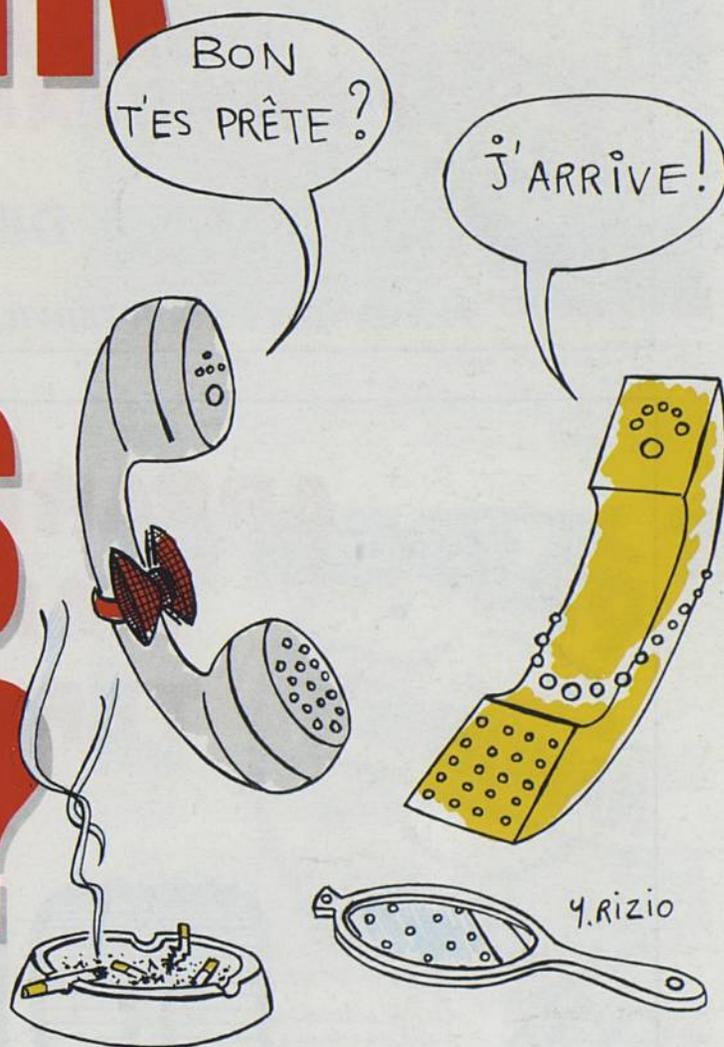
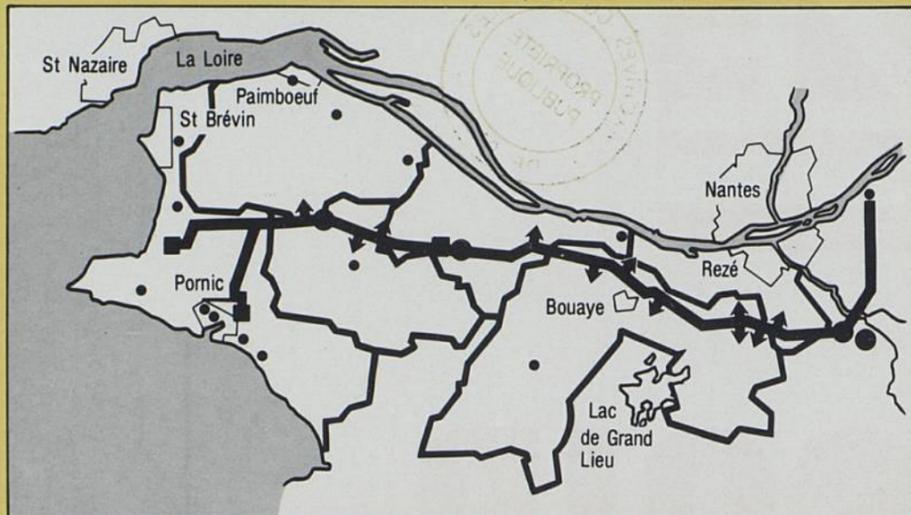


CE SOIR VOUS FAITES QUOI ?



p.20 Exklusivité :
CLAUDE PIEPLU



AGENCE DE REZÉ
2, rue du
Haut-Landreau
B.P. 165
44404 REZÉ CEDEX

BUREAUX
OUVERTS
de 9 h à 12 h
et de 14 h à 16 h 30
Sauf le vendredi
après-midi
samedi et dimanche

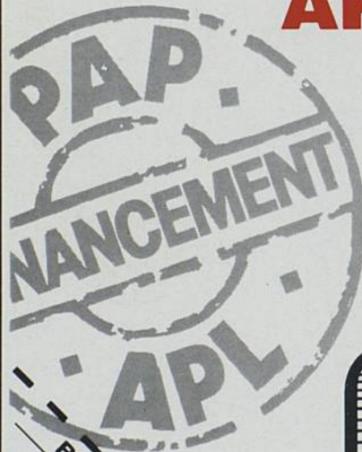
GESTION DE SERVICES PUBLICS D'EAU POTABLE ET D'ASSAINISSEMENT



COMPAGNIE DES EAUX ET DE L'OZONE

PERMANENCE POUR SERVICE D'URGENCE... Tél 40 04 06 06

APPARTEMENTS MAISONS TERRAINS



40 20 19 15

Sté d'HLM créée en 1929

Toute la Construction Immobilière Familiale

EXPOSITION - Entrée libre

10, rue de Bel-Air (Talensac) 44000 Nantes

Sommaire



La banlieue existe-t-elle encore ?

p4



Le Château du côté club.

p5

Plus on prévient moins on vient après.

p6

Le tramway est en train.

p7

Le STAFF au complet.

p8

Friedrich de 40 ans d'âge.

p9



St Lupien retrouve son antique jeunesse.

p10

Des habitants font changer le nom de leur quartier.

p11



Vous êtes libres ce soir ?

p12-13

Chinoiseries douces.

p14

Des jeunes qui matent les échecs.

p15



Brèves.

p16

Le Centre Médico-Sportif arbitre votre santé.

p17



La caverne d'Ali Baba est pleine d'enfants qui s'amusent.

p19

Claude Piéplu reçoit Rezé-Magazine.

p20-21

Programme de l'ARC.

p22-23

REZE
MAGAZINE
BIMESTRIEL MUNICIPAL

Gérant : Jacques Floch
Directeur de publication : Daniel Prin
Rédaction, textes, photos : Gérard Braud, Jean-Yves Cochais
Photocomposition : Colette Frigot, Nathalie Brosseau

Office Municipal d'Information : 40 04 03 03

Maquette : GIZARD • 40 35 75 34

Impression : SNEP Nantes

Publicité : O.M.I. - 40 04 03 03

Rezé-Magazine est édité par l'Office Municipal d'Information de la Ville de Rezé. Tirage 16 500 exemplaires



Joyeuse Année 88

Editorial



Plateau de l'émission «Cap à l'ouest : évolution de la Maison Radieuse», tournée par FR3. De gauche à droite : F. Thibaud, présidente de l'association des habitants de la Maison Radieuse, J. Floch, maire de Rezé, J.L. Pellerin, architecte, M. Chèreau, avocat et ami de Le Corbusier et M. Josselin, journaliste de FR3. Absent sur la photo : J. Neuilly, directeur de Loire-Atlantique Habitats, autre intervenant de l'émission du 12 décembre.

SYMBOLE ?

Le Corbusier, à Rezé, tout le monde connaît : le bâtiment et ses trois cents logements, le parc de six hectares, l'école maternelle en terrasse...

Mais l'homme, né en Suisse il y a cent ans, de son vrai nom Charles-Edouard Jeanneret, qui le connaît ? Seuls les spécialistes... et quelques rezéens qui l'ont rencontré à la fin des années 50, peuvent décrire son génie d'architecte sans diplôme, mais aussi ses qualités d'humaniste, philosophe, pacifiste, peintre, sculpteur, poète...

Rezé, à l'image de Marseille, Berlin, Poissy ou Chandigarh, a la chance d'avoir rencontré un tel maître de grande oeuvre.

L'Unité d'habitation fait partie, depuis 32 ans, de notre paysage et la ville, avec ses partenaires, tient à ce qu'elle garde fière allure : deux réhabilitations successives le prouvent.

Le Corbusier aurait cent ans aujourd'hui ; nous n'avons pas abîmé son ouvrage : c'est notre façon, à nous rezéens, de fêter cet anniversaire.

Jacques Floch
Maire de Rezé
Administrateur de l'Institut Français d'Architecture

BANLIEUES : PHOTO DE POSITIF COULEURS

SONDAGE NATIONAL

Ville et Banlieue explore son territoire. Un sondage IPSOS, réalisé au niveau national, montre que la banlieue n'est plus ce qu'elle était. Ruine des vieilles idées reçues. Les habitants des périphéries découvrent qu'ils vivent en ville. Et ils le disent.

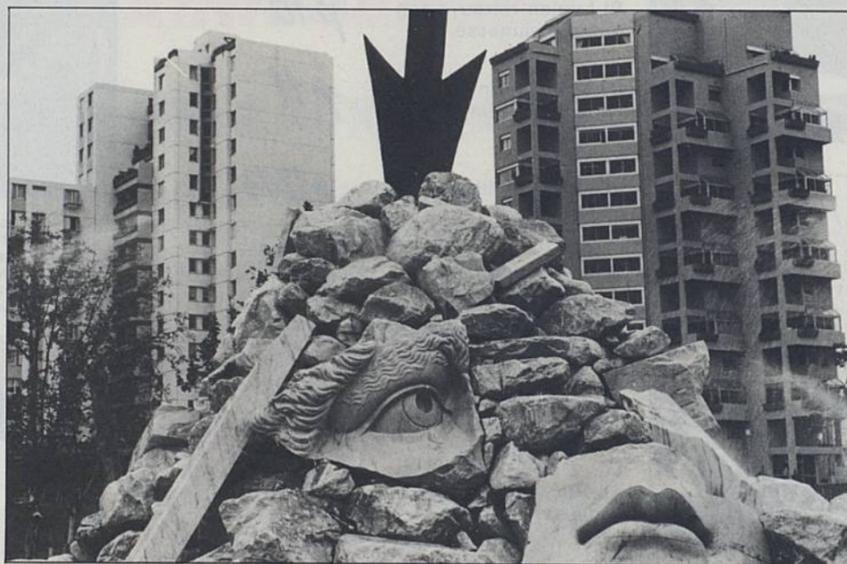
M arcq-en-Baroeul, périphérie lilloise, il y a un mois, la banlieue française exposait son environnement. Évènement. Mode et label de sérieux obligent, un sondage s'imposait.

Surprise, la banlieue n'est plus la banlieue, la réalité a bougé, son image aussi. Dans ce sondage de huit cents personnes représentatives des agglomérations de plus de 100 000 habitants, il ressort en gros que les banlieusards ne se trouvent plus l'être mais se sentent citoyens à part entière. Les complexes se liquident et l'identité s'affirme. Les questions ont été posées en mêmes termes à la ville et à la banlieue. « Si vous aviez la possibilité de choisir, préféreriez-vous vivre là où vous habitez, ou ailleurs ? » 69% des personnes de la ville-centre (Nantes par ex.) veulent demeurer chez elles et... 68% des « banlieusards » disent... la même chose. Conclusion surprenante : où qu'ils se trouvent, en majorité les gens s'y plaisent. L'image glauque de la banlieue vient tout simplement de se faire dégommer en plein vol des idées reçues. Voilà de quoi faire plaisir à Jacques Floch, en passe de gagner son pari en faveur des périphéries valorisantes et valorisées.

Quasi égalité encore entre ville centre et banlieue pour le hit parade du bien vivre : espaces verts et nature au top avec 49 au centre et 42 en banlieue ; les parcs de promenade sont, il est vrai, plus vastes au centre et, parfois, n'existent pas dans certaines banlieues. Plaie la plus déniée de cette liste : la circulation qui est aussi mal jugée dans les deux cas, les citadins se retrouvant ensemble dans les embouteillages.

Si, dans le catalogue des équipements, les crèches font défaut pour tout le monde, curieusement le cinéma et le théâtre ne manquent pas plus en banlieue qu'en ville. On peut penser que les habitants des périphéries vivent leur grande voisine comme une « sortie » et qu'ils s'attendent tout naturellement à y trouver ses attraits.

Personnes âgées, jeunes, mères de famille et personnes qui travaillent, à 70% en moyenne estiment, dans les deux cas,



La banlieue en flèche : une image cassée et une double identité trouvée.

leur ville agréable à vivre. Les personnes âgées se plaisent plus dans la ville-centre (76%) que les mêmes en banlieue (70%) - sans doute y trouvent-elles plus de services à proximité.

AGGLO

Étonnant sondage qui révèle que 55% des personnes interrogées - centre et périphérie confondus - pensent que la qualité de vie est meilleure... en banlieue. En somme les habitants des grandes villes se plaisent chez eux, mais estiment qu'il serait quand même plus agréable de vivre dans la petite ville d'à côté !

La majorité juge que la communication élus/population est meilleure en banlieue, là pas de grande révélation : le phénomène de cité à taille humaine joue à plein.

Le sondage montre également un élément important que les politiques ne

pourront négliger : la prise de conscience par les gens d'une identité et d'une appartenance d'agglomération.

On pourrait résumer tout cela d'un « je suis rezéen et en plus j'habite l'agglomération nantaise ; j'entends bien que les élus des villes de l'agglomération se mettent d'accord. »

Cependant, les habitants de chaque type de ville font d'abord confiance à leur maire pour « assurer la qualité de l'environnement dans la commune. »

L'image grise des banlieues vient de prendre une grande claque et la couleur lui en vient aux joues. Nouveau : les gens des villes périphériques se perçoivent maintenant comme citoyens d'une vraie ville mais aussi comme membre d'une agglomération. Dans les banlieues tout est beau partout alors ? La mariée serait menteuse et trop belle. Mais la nouvelle conception est bel et bien majoritaire. Les communes s'équilibrent ; il n'est plus honteux d'habiter la banlieue de province puisqu'elle n'existe plus. Elle est une ville.

LE CLUB DU CHATEAU FAIT SA VIE

COMPORTEMENT TRIBAL

Pour éviter le Château-boulot-dodo, une vingtaine d'adolescents viennent au nouveau club du quartier. Si c'est à la mode de faire jeune, ce n'est pas toujours drôle de l'être pour soi et pour les autres. Portrait de groupe avec animateurs.

Q u'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire... » A cette interrogation célèbre de Godard, quelques jeunes du Château ont trouvé une première réponse : adhérer au nouveau club du quartier.

« Ici, je me bouge, affirme Christophe... et ça nous change des cages d'escalier. » Ce n'est pas Byzance mais ça a le mérite d'exister et de créer la rencontre. Pour les adolescents, parfois en rade, le club devient un coin où l'on se retrouve le mercredi et pendant les vacances scolaires. Sinon au repaire, du moins au repère : allée de Touraine, on tape un ping-pong, on organise une ballade, une boum... ou on se branche « nouveau » billard (inconnu des puristes et pourtant utilisé dans les cafés avant-guerre).

Le club a un an. Tourné d'abord vers les 13-18 ans, il accueille maintenant les 12-16 ans : les plus grands fréquentent aujourd'hui la MJC et sa nouvelle cafétéria. Il est né d'un déclic : le succès de « l'opération contact », organisée pendant l'été 86 sur le quartier. Et l'argent étant le nerf de la paix des loisirs, au Château comme ailleurs, le nouveau venu a dû dénicher des sponsors : la ville pour 16000 F et l'Etat pour 18000 F.

GALÈRE

Autre condition de la crédibilité : le local. Là ça coince un peu. « On aimerait bien un coin à nous ; ici c'est trop petit et on partage la salle avec d'autres... » regrette Laurence. Pas simple, le petit groupe occupe un préfabriqué en alternance avec Rezé-Accueil. Le soir, il faut tout ranger, tout nettoyer et tout redéballer la fois suivante, très commode... Sans compter les outils que les animateurs doivent remporter - sécurité oblige...

Philippe Nauleau et Florence Danet - les deux animateurs - mènent la baraque. Leur rôle ? Offrir aux jeunes une alternative au désœuvrement. Sur les 5500 habitants des immeubles du Château, 1100 ont entre 10 et 19 ans, seule une centaine viennent à la MJC, aux Visi-



Photo de groupe dans les allées du Château.

teurs du mercredi et au club. Une vingtaine d'ados, dont six filles fréquentent ce dernier.

Bilan intéressant mais faible ? Alors où est le problème ? Pour P. Nauleau, intéresser les plus jeunes c'est facile : « tout ce qui bouge marche bien, le mob-cross par exemple, les activités pointues - photo, micro-fusée, vidéo - les branchés. Mais intéresser les plus vieux, ça devient plus délicat. » Organisation, animateurs (même très jeunes - Philippe a 22 ans et Florence 23) sont des mots tabous, avec le qualificatif sans appel : ringard. A 14 ans, 23 est-ce déjà vieux ? Soit, mais que veulent-ils ?... « C'est la grande question... à laquelle eux-mêmes n'ont pas de réponse. Ils aiment les boums, la vidéo, les bouffes, mais à part ça... »

En fait très conformistes entre eux, ils soignent leur look mais affichent le même, ils adorent le rock mais écoutent les mêmes groupes. Un sociologue dirait que le groupe a besoin de ses rites et ses membres d'échanger des signes de reconnaissance qui sont des manifestations d'appartenance au clan. Il s'agit d'une défense et d'une sécurité qui n'étant pas donnée par la famille naturelle sont fabriquées par le groupe. Dans ce mini univers qui fonctionne sur ces micro-codes, celui qui ne suit pas la

norme se retrouve vite marginalisé, c'est la loi de toute « tribu ».

« Difficile de provoquer leur enthousiasme ; leur sport favori ? La bulle... » ironise gentiment Philippe. « L'été dernier, nous sommes allés à la plage mais beaucoup n'avaient pas emporté leur maillot de bain ; pour eux, la côte se résumait à traîner en ville... comme à Rezé ! »

Désespérants les jeunes ? « Sûrement pas ! Souvent ils nous étonnent. L'autre jour, j'ai appris par hasard qu'ils avaient organisé tout seuls un tournoi de foot opposant le nord du quartier au sud. Et tout s'est très bien passé... »

Les jeunes vivent ce club selon leur intérêt et le besoin qu'ils en ont. N'est-ce pas le but recherché ? Et s'ils étonnent leurs « animateurs », n'est-ce pas la marque du début de l'autonomie ?

CONTACT

Club du Château, allée de Touraine (dans un préfabriqué en face des Visiteurs du mercredi). Le local est ouvert tous les mercredis de 14 h à 18 h et l'après-midi, pendant les vacances scolaires. Cotisations : 10 F par mois (stages de vacances compris).

Renseignements : Secteur Jeunesse, 78 av. de la Libération 40 04 05 70.

PRÉVENIR VAUT MIEUX QUE D'ÊTRE PRÉVENU

S O L I D A R I T É

La prévention de la délinquance ? Si on en parle beaucoup, c'est qu'il y a beaucoup de délinquants ? Tout faux.

On prévient beaucoup et on le dit bien haut pour éviter de réprimer, même un peu. Tout simplement de la solidarité.



Quand la ville, l'ANPE, la justice, les éducations nationale et surveillée, la DDIS, la mission locale, la police et les associations se rencontrent, c'est quand même une sacrée force. Créé en 1984, le Conseil Communal de Prévention de la Délinquance a pour premier but... de regrouper ces institutions séparées pour les faire travailler ensemble.

Le CCPD ne s'arrête pas là, il analyse et surtout il agit. « Nous voulons d'abord éviter les phénomènes de marginalisation », explique sa vice-présidente, Michèle Charpentier ; les premiers en France, nous avons lancé des stages contre l'illégitimité et lutté contre l'échec scolaire avec l'aide aux devoirs.

Après l'école, on mise gros sur l'insertion sociale et professionnelle, d'ailleurs la ville en fait une priorité : une spécialiste a suivi une centaine de personnes en un an, dont 75% ne possédaient aucune qualification. Et Rezé a surtout mis en place plusieurs sessions de T.U.C.

Depuis 1985, quatre cents TUC ont travaillé en mairie et reçu 3800 heures de formation payées par la ville. 80% d'entre eux ont trouvé une solution - définitive ou à moyen terme - à l'issue de leur stage et 85% des candidats aux examens (CAP, BEPC etc.) ont décroché leur diplôme !

Le Conseil Communal travaille aussi sur les loisirs comme antidote au désœuvrement, père de délinquance. Quelques jalons : mécafit, le club du Château, les opérations Contact, Oxygène, « Faites du sport » et autre piste de mob-cross prouvent le bon balisage du terrain. Un chiffre : en 83, 50 jeunes ont suivi les animations d'été et en 87, ils étaient plus de 900...

C'est plus lent pour l'urbanisme et le logement. Pourtant l'éclairage des rues la nuit rassure les habitants et diminue les mauvais coups ; d'autre part, un service de logement d'urgence s'occupe des jeunes sans toit.

En aval, le Conseil cherche aussi à prévenir la récidive en réinsérant les anciens détenus ; « Rezé est l'une des



Semaine Prison-Prévention à la M.J.C. : succès aussi auprès des jeunes.

rare villes en France à accueillir des gens sortant de prison et nous avons créé des postes de Travaux d'Intérêt Général qui évitent l'incarcération aux petits délinquants » précise Michèle Charpentier.

Prévention veut dire aussi modernisation des services de police : la ville finance en partie l'informatisation de Waldeck. Buts de l'opération : bien connaître les délits et libérer les agents pour une meilleure présence sur le terrain.

TENDANCES

Question : ce travail est-il efficace ? Les chiffres le prouvent même si leur lecture doit rester prudente : qu'une bande bien organisée écume une commune et les belles statistiques sont faussées. Malgré tout on note de bonnes tendances : à Rezé, les vols de deux roues ont plus diminué que chez les voisins (de 168 en 85 à 144 en 86), même constat pour les vols à la roulotte (de 413 en 85 à 349 en 86) et pour les dégradations (de 277 en 85 à 195 en 86). Un chiffre plus précis démontre l'efficacité des contre-feux allumés par le Conseil Communal : les animations d'été à la Robinière ont fait chuter les dégradations de 90% dans le quartier.

« Pas question de crier victoire : il reste trop à faire. Si le plein emploi reste la meilleure des préventions, le chômage actuel ne doit pas nous décourager » conclut la vice-présidente, satisfaite du succès de la récente semaine « Prison et Prévention ».

Et le programme 1988 est déjà prêt : lutte contre l'alcoolisme et la toxicomanie, ateliers permanents de recherche d'emploi, développement de la télé-alarme, augmentation des allocations vacances et aide aux victimes.

Avec un mot en filigrane : solidarité.

Michèle Charpentier, conseillère municipale et vice-présidente du CCPD.



UN DÉSIR : LE TRAMWAY

É C H A N G E N O R D - S U D

En 1825, Nantes se transporte d'aise dans de magnifiques omnibus à chevaux ; la première au monde, elle inaugure en 1879 les tramways à air comprimé ; en 1982, le tram moderne revient dans la ville ; en 1991, il arrivera à Rezé. Enfin !



On efface tout... et on continue. Finies les diatribes enflammées contre « le fleuve d'acier qui coupe la ville en deux » Nantes prend le tram en marche, donne son accord pour le prolongement de la première ligne et, dans la foulée, accepte la deuxième que Rezé attend depuis quatre ans.

Les arguments des grincheux se sont délités au fil des ans. A vrai dire, le bilan d'exploitation du tramway est encore plus brillant que ne l'espéraient ses promoteurs. Pour 1F de dépense, le tram en rapporte 1,14 (contre 0,14F pour les bus) ; sans tourner à plein régime, il a déjà accru la fréquentation du réseau de 7,7 millions de déplacements par an ; enfin, il est plus rapide, plus confortable et plus logeable que le bus. Exeunt les pessimistes, le train urbain va faire son entrée dans le sud-Loire.

Le tracé rezéen de la ligne centre-sud part de la Trocardière. La Semitan y disposera d'un entrepôt-garage ; le premier arrêt, avenue Léon Blum, desservira des équipements de première importance : le CES Salvador Allende, la piscine, le stade, le gymnase, la patinoire et la halle d'exposition.

Après la Trocardière, la voie emprunte l'avenue d'Anjou, mise en sens unique. Des études préciseront les accès des riverains à leurs garages ou jardins.

Deuxième arrêt, « Lucien Le Meut », avenue de la Vendée. La ligne traverse alors le Château, s'arrête une troisième fois sur la grande place et une quatrième au bout de l'avenue de Bretagne. Pour ne pas perturber le carrefour de la place de la Renaissance, le tram évite ce noeud routier en bifurquant vers l'est, sur l'ancienne voie SNCF de Legé. Ce segment, qui va jusqu'au cinquième arrêt place du 8 Mai, est le plus délicat : il passe sur des terrains privés. Des négociations sont en cours avec les propriétaires ; il faut concilier la tranquillité des riverains et l'intérêt de la collectivité. But de l'opération : ne léser personne !

Ensuite, tout va très vite ; sixième station, place des Martyrs, le tram file alors vers Nantes sur les voies réservées



Locomotive des transports, en 91 le tram entre à Rezé. « Tan » mieux.

actuellement aux bus et achève sa course place Viarme, via Pirmil, place Mangin et le Commerce. A l'horizon 1994, ce terminus pourrait devenir un nouveau point de départ vers le Sillon de Bretagne, via la route de Vannes.

LE TRAMWAY NE COUTE RIEN

Le tramway - faut-il le rappeler - ne coûte rien au contribuable local, sa facture étant réglée par l'Etat et le versement transport. Quant à la consultation du public - et notamment des propriétaires touchés par l'emprise de la ligne - elle se déroule en deux temps : le premier s'est achevé avec la fin de l'enquête sur le POS et le second aura lieu lors de l'adoption de l'Avant Projet Détaillé. Outre ces concertations officielles, des entrevues se multiplient entre élus et particuliers pour régler l'essentiel du dossier à l'amiable.

Enfin, dernière question qui titille les usagers du bus : la deuxième ligne va-t-elle diminuer la fréquence des passages dans les quartiers non-desservis par le tram ? Réponse de Michel Bigey, patron de la Semitan : « Les principales modifications du réseau ont déjà été faites avec le rabattement place des Martyrs ; s'il y a des changements, ils seront donc mineurs et négociés avec la ville, les associations et les usagers. Mais comme le tramway induit une augmentation de voyageurs dans les bus, j'ai bon espoir que la desserte s'améliorera encore, même si elle est déjà excellente ».

L'agglomération nantaise s'honore d'une deuxième position nationale pour sa desserte et la productivité de son réseau de transport public ; elle décroche également un troisième accessit pour le nombre de personnes transportées. Avec le prolongement de la ligne initiale jusqu'à la Beaujoire et la construction de la seconde, l'agglomération possèdera peut-être le premier réseau français. Qui sait ?

UN STAFF D'ÉCOLE AU SHOW

C O U L I S S E S

Au 4 avenue de la Libération une association -STAFF- forme aux techniques du spectacle. Avec peut-être à la clef la reconnaissance d'un diplôme national. On savait que la culture rezéenne était travaillée. Mais elle travaille aussi les coulisses dans la ville. Enquête.

C'

est un métier vraiment intéressant, différent chaque jour ; bien sûr il suppose une grande disponibilité mais il faut mener une vie excitante... Jérôme, jeune technicien du spectacle, a décroché son job grâce à STAFF (Spectacle et Technique, Association Française de Formation). Depuis, il sonorise les stars, se ballade du Portugal en Scandinavie et vient de boucler un concert mémorable de Miles Davis à Tours. « Quand on pilote, pendant un show, un matos de 20 kilowatts - une puissance à étourdir tout un stade - on a vraiment la sensation de participer au succès de l'artiste »...

Basée à Rezé, STAFF fonctionne depuis avril 86. « L'association est née grâce aux professionnels du spectacle qui avaient besoin de techniciens », explique Yves Guérin, le directeur. Depuis, elle organise un stage par an qui croule sous les demandes : « cette année nous avions deux cent cinquante inscriptions pour vingt places ! Nous nous limitons à ce nombre pour assurer une bonne formation et pour caser la plupart des candidats. » Les critères de sélection : motivation en béton, mobilité et bonne connaissance du « milieu ». « Le show-biz regorge de rigolos et de requins : nos jeunes doivent perdre toute naïveté et avoir la force de creuser leur trou »...

Et ça marche ! Plus de la moitié des stagiaires a trouvé un boulot et certains commencent déjà une belle carrière : l'une a décroché une place de scripte à Antenne 2, l'autre est entrée à l'école des régisseurs de Paris, un troisième bosse au Club Med et envoie des cartes postales de Hawaï, du Mexique et de l'île Maurice...

montrent des faiblesses, mais ceux qui ont la pêche réussissent.»

Marché porteur s'il en est, les jobs en coulisses créent des créneaux en dehors du spectacle traditionnel : aujourd'hui les entreprises investissent dans le « souci artistique » et montent des shows pour le lancement d'un produit, l'inauguration d'un magasin ou la pub d'un salon...

Aussi, STAFF prend soin de former du personnel polyvalent, capable de passer du son à la pyrotechnique, de l'éclairage aux costumes, du montage aux décors.

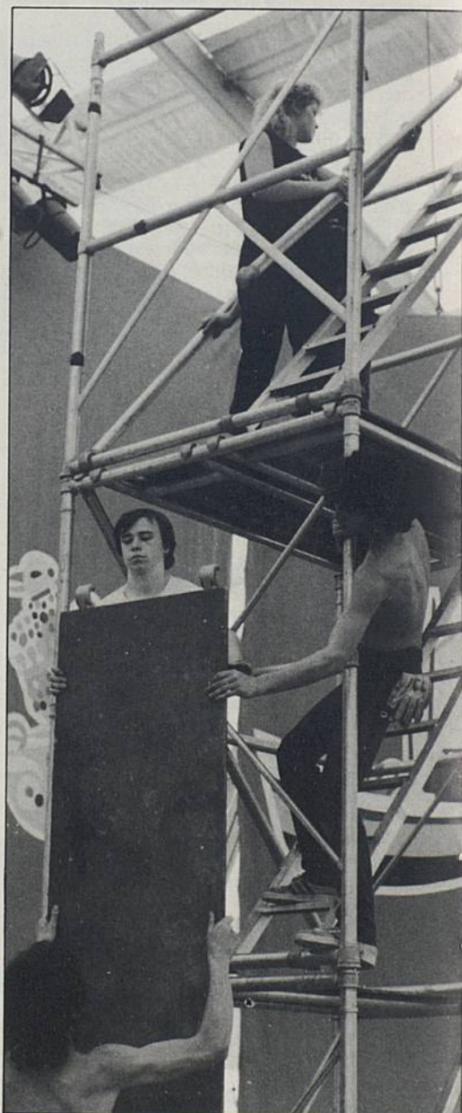
Le stage annuel comprend 1200 heures de cours, assurés par des professionnels. Théorie, spécialisation, travaux pratiques, déplacements, présence active en coulisses, bref l'association offre à ses jeunes un métier clef en main, d'un niveau comparable au BEP. Avec à la sortie, examen final et qualification reconnue : les entreprises locales s'en portent caution ! « Nous délivrons un titre d'agent technique polyvalent du spectacle » précise Y. Guérin. Mais sa grande ambition est d'obtenir une reconnaissance officielle du métier, avec homologation nationale du diplôme. Objectif poursuivi depuis longtemps par le directeur, le premier a avoir imaginé une telle formation alors, qu'aujourd'hui encore, il n'existe quasiment pas de stages comparables en France !

Mais en attendant que le diplôme passe des coulisses à la scène, pour STAFF, pendant les travaux, le spectacle continue.

STAGE

Au moment où nous mettons sous presse, la date du stage 88 n'est pas encore fixée.

STAFF, 4 avenue de la Libération (première maison juste après le pont sous la route de Pornic) 40 04 27 74.



Je passe, tu tiens, elle grimpe dans la formation. Au bout : l'emploi.

FRIEDRICH A 40 ANS DE BOUTEILLES

C H A M B R É

Roger Friedrich vend du vin depuis 40 ans. Son entreprise, bonifiée avec l'âge, a pris du corps et du volume. Visite guidée.

L

es établissements Friedrich fêtent cette année leur quarantième anniversaire. Leur fondateur, qui dirige toujours l'entreprise, a débuté après la guerre. « C'était à Saint Jean de Boiseau en 47, et je n'avais pour tout matériel qu'une camionnette... »

Aujourd'hui, la société décroche, un sacré degré : le titre de plus gros négociant de la région avec un traitement annuel de 350 000 hectolitres et 30 millions de cols (flacons de tout format).

A 40 ans, la maison a pris de la bouteille sans jamais relâcher ses efforts de développement. Installée rue de la Barbonnerie en 53 dans le quartier commerçant de Pont-Rousseau, elle déménage faute d'espace en 1970 dans le parc d'activités où elle n'a cessé de grandir depuis.

« Je croyais avoir prévu large, explique Roger Friedrich, mais au fil des années j'ai dû racheter de nouveaux terrains pour faire face à nos besoins. » Parallèlement, la société a acquis, en 1973, un chai portuaire à Chevire - privé et sous douane - équipement très rare en France : « nous ne sommes que deux négociants à en posséder un ».

C'est par là que transitent les produits d'importation, surtout en provenance d'Italie du sud : « finis les vins d'Algérie : trop chers à cause des taxes ! En revanche, l'Italie répond très bien à notre attente avec des « vins médecins » qui permettent de réaliser des coupages homogènes. » Et R. Friedrich d'insister sur la sélection sévère des produits n'ignorant pas que sa maison a souffert autrefois d'une réputation qui lui laisse au palais un arrière goût de bouchon... Aujourd'hui, la concurrence est dure, les piquettes plongent et, sans un meilleur rapport qualité-prix, les marchés tournent au vinaigre...

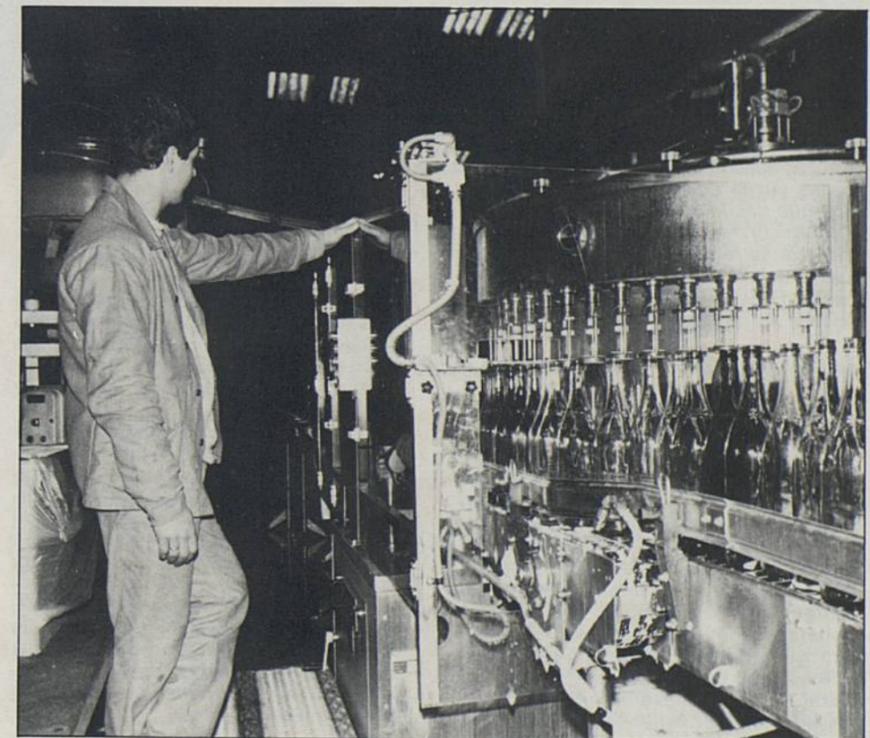
Elle diversifie sa production en écoulant 55% de vins de table et 45% de produits d'appellation. Ces derniers du pays nantais et du val de Loire bien sûr. Mais également de tous les terroirs français. Pour les vins ordinaires, Friedrich trouve sa clientèle dans un rayon de 300 kilomètres ; pour les qualités supérieures, les amateurs viennent de toute la France et de l'étranger. L'entreprise exporte vers le Canada, les Etats-Unis et, plus modestement, vers l'Angleterre. Ce n'est encore qu'une faible part d'un chiffre d'affaire annuel de 200 MF. Mais ici on se montre aussi prudent qu'un vigneron avant la vendange : « l'exportation ne s'improvise pas ; sans implantation nationale correcte, pas de crédibilité vis-à-vis des acheteurs étrangers ; aussi, avant d'augmenter nos ventes à l'extérieur, nous consolidons notre emprise sur le marché français. »

En 1947, Roger Friedrich travaillait seul, « souvent 15 heures par jour », et produisait 6000 hectolitres par an. Aujourd'hui, sa maison traite 50 fois plus de vin et emploie 120 personnes dans ses différentes branches dont 83 à Trentemout.

Avisé, il n'a jamais craint les crises : « depuis le début, je n'ai jamais dérogé à un principe : tout ce que l'entreprise gagne est réinvesti ; ainsi, nous n'avons jamais cessé notre croissance. »

Voilà une ligne de conduite qui protège du vin triste ou de la gueule de bois et conserve à la société la robe claire, fruitée. En somme une entreprise de garde.

(NDLR : pour une fois qu'on peut mettre en boîte quelqu'un qui met en bouteille !)



Un haut degré : 30 millions de cols par an !

LA PÊCHE

Lumen, une société nantaise de location-vente en matériel d'éclairage et de son, embauche parfois des jeunes de STAFF : « quand leur volonté s'effrite, ils

FRUITÉ

Relevant ce déficit, la société rezéenne a embauché un oenologue de l'institut de Bordeaux, investi dans du matériel vinicole de pointe et elle achète ses produits après analyse rigoureuse.

SAINT LUPIEN : FIDÈLE RESTAURATION

PIERRE SUR PIERRE

Saint-Lupien retrouve des murs sains au sein du site gallo-romain.

La chapelle consubstantielle au prieuré retrouve sa pureté originelle. Du travail de bénédictin : l'artisanat sait faire des miracles.

P

eu à peu, Saint-Lupien découvre son lustre gothique du XV^{ème} siècle. Au diable la décrépitude : depuis quatre ans, la ville rénove cet ancien lieu de culte pour le transformer en musée.

La Sogéa, de Saint-Herblain, a décroché une bonne part du marché, ses tailleurs restaurent la pierre depuis 1986. Ils sont six à découper du Richemont à tour de bras pour redonner à l'ensemble sa beauté passée : « nous avons choisi le Richemont de préférence au Tuffaut, explique Pedro Horillo, l'un des responsables de l'entreprise, pour sa résistance à la pollution et sa souplesse d'utilisation. »

Les tailleurs calibrent et scient les blocs. Le sculpteur intervient alors. Pour Alain Douillard il n'est pas question d'improviser, seule la fidèle restitution historique lui dicte ses coups de massette.

« J'ai suivi la filière des Beaux-Arts : études sur le bois et la pierre. Depuis quarante ans je suis artiste indépendant et sculpteur-restauteur auprès d'entreprises de la région. » Il a déjà planté son ciseau dans la cathédrale de Nantes, le théâtre Graslin, la place Louis XVI et le clocher de l'église Saint-Pierre à Rezé...

HASARD

Pas de gros problème pour la chapelle, avec même un coup de chance inespéré : « les motifs décoratifs avaient disparu de la façade nord mais un passant venu en curieux est revenu m'apporter une photo de mariage, datant de 1900, où l'on voyait les sculptures intactes ! » Heureux hasard qui a évité des longues recherches aux archives : les décorations gothiques ne s'inventent pas.

Avec une contrainte pour la rosace, ouvragée et complexe : « tout s'est bien passé ; mais j'ai sculpté les détails sur place, pour éviter à la pose d'abîmer les parties fines de l'œuvre. »

La morale de l'Histoire est sauve : le XV^{ème} siècle avait donné son cachet à la construction, le temps l'a altéré et l'artisan du XX^{ème} siècle refait les mêmes gestes pour reconstituer l'œuvre. Une sorte de remise des pendules à l'heure.

Avec le prieuré roman, la chapelle gothique et les fouilles gallo-romaines à leurs pieds, Rezé s'offre un condensé de son aventure dans le temps : le public devrait bientôt en profiter.

GENÈSE

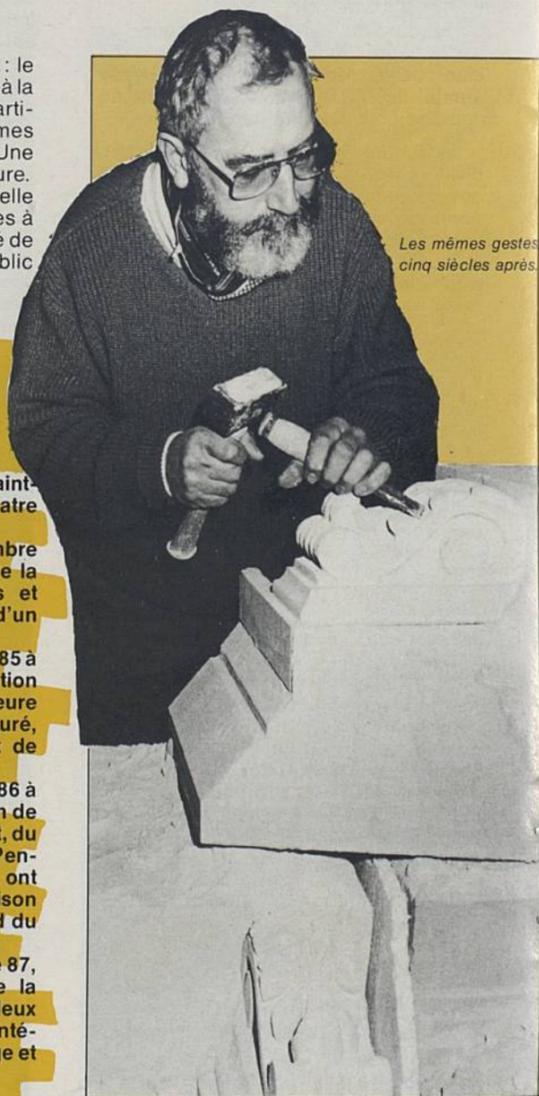
Les travaux de restauration de Saint-Lupien se sont déroulés en quatre époques.

Première tranche, de juin à novembre 83, coût : 260 000 F. Couverture de la chapelle, installation de corniches et d'un nouveau clocheton. Dépose d'un plancher datant de 1872.

Deuxième tranche, de septembre 85 à mars 86, coût : 500 000 F. Restauration façade et fenêtre est, réfection intérieure de la chapelle, couverture du prieuré, création de six fenêtres et travaux de gros œuvre.

Troisième tranche, de décembre 86 à mai 87, coût : 300 000 F. Restauration de la fenêtre sud, des portes sud et ouest, du pignon nord et de deux façades est. Pendant cette phase, les archéologues ont mis au jour les fondations de la maison du Prieur et une petite cour, au nord du prieuré.

Quatrième tranche, juin à octobre 87, coût : 150 000 F. Restauration de la façade sud, de la porte nord et des deux façades de sa sacristie. Des fouilles intérieures ont mis en évidence un dallage et un mur gallo-romains.



Les mêmes gestes cinq siècles après.

LES ZOLA-BARBUSSE SE FONT UN PRÊTE NOM

VRAI FAUX PASSEPORT AU BLÉ

Gonflée l'association bien tranquille. Elle démarre sur une affaire de bordures de trottoirs en 81. Six ans plus tard elle demande l'agrandissement de ses locaux et est en passe, avec son nom, de supplanter un titre vieux de 2000 ans.

U

ne aventure peut-elle naître d'une histoire de trottoirs ? Oui, répondraient en chœur les « Zola-Barbusse » réunis.

Leur association a pris son envol lors d'une négociation avec la mairie, en 1981. La ville cherche alors des interlocuteurs pour discuter voirie. De fil en dialogue, les habitants du quartier se regroupent ; ils créent un petit journal « la Busse », et organisent peinture sur soie et couture.

Jusqu'en 1983, l'initiative vivote un peu, n'ayant pour seuls « clients » qu'une vingtaine de « consommateurs », peu concernés par la vie du quartier.

En 1984, changement de décor, on secoue le cocotier et une animatrice municipale débarque. Très vite, l'association décolle. En trois ans, elle passe de vingt à cent adhérents et de deux à dix activités. Les propriétaires des petites maisons de la rue Barbusse, les premiers, relèvent le gant. Fixés sur le quartier, motivés, ils prennent les rennes, bientôt rejoints par les locataires du Clos Magdeleneau.

Aujourd'hui le club compte 80% de femmes qui ne se croisent pas seulement au yoga ou à la gym, mais qui sortent ensemble au cinéma, au restaurant : bref un groupe est né. « L'école a été notre trait d'union », explique Dominique Dupré ; à force de conduire nos enfants dans le même établissement, des amitiés ont grandi, presque naturellement, au sein de l'association. »

La trentaine en moyenne, souvent mères de jeunes enfants, pour l'occasion elles se passent très bien de « leurs » hommes : « la vie du quartier les intéresse moins et à part les tournois de ping-pong, on les voit peu... »

BOOM

« Notre atout principal : le bouche à oreille, précise Marie-Claire Fourcher, la présidente. L'information circule très vite car les adhérentes se rencontrent dans leurs immeubles, à l'épicerie ou à la sortie de l'école. » Pas de pesanteur, les énergies se concentrent sur l'essentiel : les



Zola-Barbusse, des jeunes femmes sont joliment sorties de leur cadre.

activités et les « extras » - soirée grillade, dîner dansant...

Victime de son succès, Zola-Barbusse connaît une épine : la maison de quartier, rue Véga, est trop petite et cette année l'on a refusé des inscriptions.

La ville, qui verse chaque année une subvention de 8000 F, entretient gratuitement la maison et prête le matériel, veut faire un effort : une nouvelle salle de 50 m² devrait tout arranger.

Le boom récent, constaté ici cette année, se vérifie d'ailleurs dans tout le socio-culturel rezéen : la MJC a doublé ses effectifs en dessin et ses activités font le plein, Ragon a augmenté de 50% ses adhérents et l'ARC affiche une hausse record de 206% sur ses abonnements ! Le public délaisserait-il des programmes télé bien tristounets ?

En attendant l'extension de sa maison, le quartier vit tranquillement avec ses retraités et ses classes moyennes sans histoire (on y recense seulement quatre gratuits de cantine).

Ce calme cache en fait un dynamisme qui commence à faire parler de lui. Le

« Port au Blé » devient de plus en plus « Zola-Barbusse ». Une association donne son label à un quartier : une réussite non ?

AVANT

Le Port au Blé est situé à l'extrémité du port de Ratiatum, au bord du Seil, devenu aujourd'hui route de Pornic.

Le quartier doit son nom à son activité au Moyen-Age : le port fonctionne à plein et sert de base au négoce du vin, du sel et du blé.

Peu à peu Pont-Rousseau va le supplanter. En 1702, le quartier vivote ; on y dénombre seulement vingt et un habitants, tous laboureurs sauf un tonnelier, trois texiers, un pierreux, trois journaliers, un pauvre (sic) et... deux veuves !

Depuis quinze ans, le Port au Blé se rajeunit avec son école, ses petits collectifs et sa vie associative. Ses deux rues principales, Zola et Barbusse, ont reçu respectivement leur nom en 1931 et 1935.

ON SORT CE SOIR ?

N O C T A M B U L E S

Pas de frime, Rezé le soir n'est pas Broadway loin s'en faut. Cependant il existe pour trop peu d'initiés - venus souvent d'ailleurs - un frémissement nocturne pas désagréable du tout. Et même surprenant. Rezé-Magazine s'est payé la tournée, comme test. Pas ivre mais chaud. Goutez.

Sept heures du soir. Encore une heure à tuer avant de «sortir». Histoire de prendre le pouls de la ville, je me ballade au hasard des rues. Huit heures : un brouillard épais, qui enferme les réverbères dans un halo ouaté, tombe sur ma banlieue : je commence ma grande virée. Les repérages sont terminés. Ça tourne. Direction la Shope, café-bar-brasserie, 53 rue de la Commune, passage obligé, sinon de tous les noctambules, du moins de la jeunesse rezéenne dans sa grande diversité. Look jean, mèche rebelle et pantalons larges à pinces sur chaussettes éclatantes, y ont leur quartier général. Mais la Shope fait aussi dans le show et autour du bar circulaire, les affiches d'artistes invitent les fidèles à la grande communion célébrée ici chaque vendredi et samedi. Ce soir, le groupe «Keep Cookin Mama» rythmera le blues des âmes sensibles... Ça va faire du bruit ! «Oui, mais pas trop, s'il vous plaît» voudrait dire Eric, 32 ans, le patron. Son grand flip : le voisinage. «Ça crée des problèmes, deux cents ou trois cents personnes dans la rue après le spectacle. Les gens se plaignent et je les comprends ! » Alors que faire ? Eric, aussi restaurateur, attend de savoir à quelle sauce il sera mangé, lorsqu'arrivera à expiration son autorisation provisoire de fermeture à 1 h. Une pétition circule déjà, et lui de se défendre : «si j'avais 20 ans, j'aimerais bien venir ici. Je suis né aux Couëts. Dans le temps, quand les gens voulaient s'amuser, ils devaient aller à Nantes.» Nous y voilà ; la grande ville ferait-elle de l'ombre à la petite ? L'oreille qui traîne choppe au vol quelques vannes : «alors, t'es venu te perdre à Rezé ?» «Dans le coin, pour sortir, on n'a pas trop le choix !»

CAF'CONC'

Bref, on parle de ce qu'il n'y a pas et pas de ce qu'il y a. Tiens, le Virvolte, par exemple, le café-théâtre de Richard Mes-sineo, 33 ans, ex-brancardier, présente-

ment artiste peintre à ses heures. Rien que pour la fresque géante de 27 m² qui tapisse ses murs et dont il est l'auteur, il faut aller 5 rue J.B. Vigier. J'y suis déjà. Étonnante cette impression dès qu'on entre, d'être happé par la scène, droit devant, en fond de salle. L'endroit est chaud, douillet, accessible à tous : 80 F la formule diner-spectacle ! A l'affiche aujourd'hui : «Mouettes et chardons». Pour ceux qui aiment le troublant parfum des fleurs à épines : humour grinçant, poésie et tendresse. «Ici viennent de jeunes artistes, débutants pour la plupart. Je souhaiterais aussi organiser des défilés de mode ou des expos de peinture», explique Richard, qui situe sa clientèle dans les 25-45 ans. «Surtout des gens de Nantes» précise-t-il, au moment où des clients s'écrient : «nous, on est angevins !» Mais où sont donc les rezéens ?

Peut-être au Bastringue, à la MJC ? La MJC, depuis quatre ans déjà, cultive le premier samedi de chaque mois et jusqu'à 1 h du matin, l'ambiance Caf'Conc'. One man show, blues, jazz, comique, se produisent ici, devant «un public de l'agglomération», note Hervé Lebastard, animateur. La preuve par trois ? «On a environ 50% de nantais, 30% de spectateurs sud-Loire ; le reste est d'ici.» Ces chiffres s'appliquent aussi bien à la clientèle du Bastringue, assidue, clean, la trentaine environ, qu'à celle du Musikamat, plus jeune et plus branchée. Le Musikamat, «tremplin pour tous les groupes confirmés ou débutants», est le rendez-vous bimestriel du rock, «hard pour les jeunes des ZUP, New Wave pour les BCBG», précise Hervé. «Quant aux 18-20 ans, on ne les voit jamais ! Leur truc, c'est la sortie en boîte !» Oui, mais à Rezé, «il n'y en a pas.» Pour l'heure, les deux rigolos «Roll Mops et Jo Yet», avec leurs poètes à frirer et quelques calembours savoureux, déchainent les rires du Bastringue, qui pourtant a oublié de faire salle comble. «Ce week-end, il y a du jazz à Nantes !» soupire l'encadrement. Décidément sale concurrence !

Bon, je récapitule. Primo, Rezé, côté divertissement c'est loin d'être le désert qu'insinue la Vox Populi. Deuxio : les rezéens, en majorité, ignorent ces lieux

de loisirs, notamment les très jeunes et les ménages avec enfants.

Suffit pour ce soir et il me reste le théâtre et le cinéma à voir. Mais en allant me coucher, des mots, des phrases me reviennent à l'esprit : «après une heure du matin, il n'y a plus rien alors on rentre à la maison» ; «mais non, il y a des trucs ouverts, sauf qu'il faut prendre la voiture pour aller de l'un à l'autre !...»

Catherine, Christine et Danielle ont entre 25 et 30 ans, mamans toutes trois d'enfants en bas âge. Avant le mariage, «on allait à Nantes, au ciné et en boîte.» Et maintenant ? «Nantes toujours, par habitude. Ah si, j'ai vu Bedos au théâtre, il y a quelques années.» Regrets ? «Pour les enfants, ça manque de spectacles de marionnettes.» «En matière culturelle, réplique Bertrand de Laporte, responsable de l'ARC, l'attente du public est réelle mais la demande n'existe pas. Ceci dit, c'est vrai que la publicité de nos spectacles est encore insuffisante.»

Ambiance moussante à la Shope.



Argument de l'ARC pour séduire la clientèle ? «Neuf spectacles variés, représentatifs des grands courants de l'art contemporain.» Et les abonnés suivent : sur 736, 42% sont nantais et 18% rezéens ! 41% ont 30 ans ou plus et 59% sont fonctionnaires. Mais les absents n'ont pas forcément tort ; «ils n'ont peut-être pas besoin de la culture pour être heureux !» conclut B. de Laporte. Une réflexion que ne renie certes pas Jean Mouchet, pour lequel il y a Culture et culture : «on ne doit pas chercher à imposer la première au détriment de la seconde !» Sa revue roussipontaine, dont il écrit les textes depuis vingt ans, fait régulièrement salle comble. «Nous avons un public à 75% rezéen qui se déplace en famille, mais peu de jeunes entre 16 et 25 ans. Nous offrons aux gens de quoi oublier les soucis de la semaine !» Côté loisirs, J. Mouchet ne fréquente pas la Shope, mais le théâtre, «de temps en temps, et le cinéma St Paul, qui est tout près de chez moi.»

FANTASME

Je ferais une toile si j'oubliais le cinéma. Je ne veux pas louper la séance de 21 h, du St Paul, rue Julien Douillard. Quartier pavillonnaire, rues tranquilles, à deux pas du cimetière. Le cinéma accueille un public familial ou très jeune, dans une salle délicieusement kitch, spacieuse (424 places) qui projette des films récents. «Je n'ai pas réussi à voir Le Flic de Beverly Hills, à sa sortie, confie un nantais accompagné de son fils, alors je viens ici.» Des critiques là aussi «le St Paul, c'est bien, pas cher, mais autour ça manque d'animation.» Laissons le dernier mot à Philippe et ses potes : «nous y allons le dimanche. Ce jour-là, on est fatigué après le bringue de la veille à Nantes!» Nouvelle version du septième art : le ciné Alka-Seltzer...

Fin du film. Je pense en rentrant chez moi, à ces nuits qui chantent et que certains rêvent pour Rezé. Pour les uns, la banlieue «peut n'être qu'un simple carrefour de divertissements par comparaison à la grande ville voisine.» Les autres fantasment «le centre de Nantes à Rezé, avec des discothèques et un fast-food.» Plus réalistes, les derniers envisagent un pôle culturel prenant sa source dans une dynamique locale. Ainsi, Philippe Obrejan, responsable de l'association Côte Ouest Organisation Loisirs et sa vision «d'un grand cabaret artistique» ; ou B. de Laporte et son théâtre «lieu de passage culturel» ; ou encore Alain Francheteau, qui a monté au-dessus du Virvolte, un studio d'enregistrement, pouvant, un jour, devenir un «centre de travail pour tous les musiciens de la région.» Pourquoi pas ? Quand on sait qu'il n'y a presque plus de cafés-théâtres à Nantes alors qu'à Rezé, on en compte déjà deux !

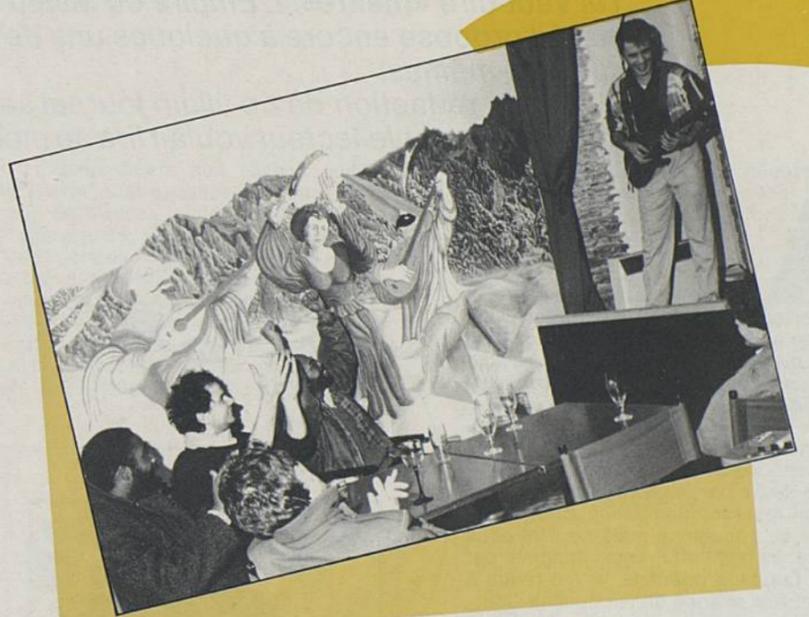
Et puis il y a tous les autres, les plus sages peut-être. Alain, Denis sont de

ceux-là ; souvent fourrés à la Shope à taper le tarot : «on est une bande de copains et on n'a besoin de rien. Ici ou ailleurs, si t'es bien dans ta tête, tu t'amuses toujours !»

LICENCE

A Rezé, 4 cafés possèdent la licence I (sans alcool), 6 la licence II (bière), 5 la licence III (vins) et 49 la licence IV (vins et spiritueux). Tous ces établissements ferment à 22 heures.

Exceptés les 11 restaurants locaux, 4 établissements possèdent des dérogations : le Virvolte (tous les jours, fermeture à 2 h), le Raisin d'Or (café ouvert le samedi et le dimanche jusqu'à 1 h), la Shope (2 jours par semaine jusqu'à 1 h) et le Casanova (café ouvert tous les jours jusqu'à 2 h).



QUAND LA CHINE VOUS RÉVEILLERA

T A I - J I - Q U A N

Tao, Tai Quanddo, Tai-Ji-Quan... Histoire oblige, les Fils du Ciel ont créé bien des arts de combat qui maintenant sont devenus, pour l'adepte, des moyens de ressourcer sa propre énergie, de retrouver sa maîtrise : Tai veut dire « maître ». L'Empire du Milieu n'existe plus mais il propose encore à quelques uns de le conserver sur eux-mêmes. L'indigne rédaction de ce vilain journal serait trop flattée si l'honorable lecteur voulait lire ce modeste article.

Aussi calme qu'une cathédrale, la maison de quartier de Ragon. Une grande salle recueillie, des gens de tous âges, pieds nus ou en ballerines. Non, ce n'est pas la méditation chez les trapistes mais le Tai-Ji-Quan qui s'installe à Rezé.

Le Tai-Ji-Quan (prononcer : taïchi-chuane) vient de Chine. Il fut à l'origine une méthode de combat. Créé au quatorzième siècle par Chen Wang Ting, cet art martial reste longtemps inconnu. Peu à peu il se popularise mais ne s'introduit que récemment en France. Intriguée par cette curiosité orientale, je me rends à Ragon à la séance de Jacqueline Courtois. Tout commence dans un silence absolu. Jacqueline effectue quelques mouvements ; nous l'imitons tous, sans un mot. Chaque mouvement a trait au combat. Les gestes se réalisent avec une extrême lenteur. Tout s'enchaîne. Lors d'une rotation, la position des pieds entraîne celle du bassin qui influe sur celle des bras. Il ne s'agit pas d'en appeler à sa force d'ours, ni à sa musculature de Rambo puisque le Tai-Ji demande détente et réflexion. « Ça se rapproche du Yoga. La grande différence est que l'un vient de Chine et l'autre de l'Inde, » précise Jacqueline. Pas nécessaire non plus d'être très souple car en « se concentrant bien, la force spirituelle agit sur la physique. »



ce que l'on perçoit. On balance la tête de la terre vers le ciel. Ces deux termes servent fréquemment de repère lors d'un exercice, comme si le Tai-Ji nous permettait de nous situer dans l'immensité de notre univers. La théorie le qualifie « d'apprentissage et d'affinement de mouvements circulaires ou spiralés ne présentant ni brisure, ni rupture. (...) Chaque mouvement a une signification sur le plan d'un combat. Mais la lenteur de son exécution incite à rechercher la fluidité dans la mobilité de son corps, ainsi qu'à tendre vers un calme mental. » En un mot : l'harmonie intérieure retrouvée, ce que les Fils de l'Empire du Milieu nomment Né he (prononcer néreu). D'ailleurs cet art est régulièrement exercé par les chinois de tous âges pour conserver la forme.

Pour certains, cette sorte de « gymnastique » apporte « une nouvelle sérénité dans la vie de tous les jours, une manière de préserver un bien-être souvent menacé. » Grâce à lui, le pratiquant trouve un refuge contre les agressions. Il évoque et invoque alors la montagne à la fois immense et protectrice...

Jacqueline parle toujours à la première personne du pluriel. Je comprends alors que nous formons un groupe, fort sans doute, bien que l'efficacité du Tai-Ji résulte d'une volonté et d'une perception personnelles de chaque geste.

Si « chacun le définit comme il le ressent », cet art reste plus une gymnastique relaxante qu'une technique de combat.

Avec la création de la section Tao à l'ASBR, le Tai-Ji à Ragon, les jaunes ne nous laissent pas en péril.

Un succès qui prouve qu'à Rezé, l'Orient à la cote. Par intérêt ou par mode ?

RELAX

Le Tai-Ji regroupe une quinzaine d'amateurs à Ragon, chaque mercredi de 18 à 20 h. Cotisation : 160 F pour l'année.

Renseignements : Maison de quartier, rue du Vivier 40 75 80 32.

NÉ HE

Le regard figé, donnant l'impression de se vider entièrement, Jacqueline poursuit le cours. On marche en reproduisant

A LA HOUSSAIS : LA BOSSE DU MAT, ÉCHECS ET MYTHES

G A M B I T D U R O I

Les échecs : un jeu vieux qui attire très jeune. Le club de la Houssais n'a même pas un an mais il cavale comme un fou. Quelques « pièces » récemment sorties tiennent déjà de bonnes positions. E2 - E4, Cb8-C6 etc.

La légende attribue l'invention des échecs au Brahmine Sissa ; son roi émerveillé lui laissa alors le choix d'une récompense. Sissa demanda « seulement » le nombre de graines de blé qui se trouveraient sur l'échiquier si l'on en mettait un sur la première case, deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, en doublant ainsi la mise jusqu'à la soixante quatrième case. Le roi sourit devant ce modeste désir mais son grand argentier lui apprit que tout le blé de son royaume ne suffirait pas à combler le Brahmine : le total des grains s'élevait au chiffre inouï de 18 446 744 073 551 615 ! Le roi reconnut alors la grande sagesse de Sissa.

Loin de la légende, Daniel le Roch, Didier Auroy et son frère Yannick se trituraient les méninges depuis quelques années devant l'échiquier. Cette gymnastique mentale étant contagieuse, ils ont créé en septembre 86, un club à la Houssais.

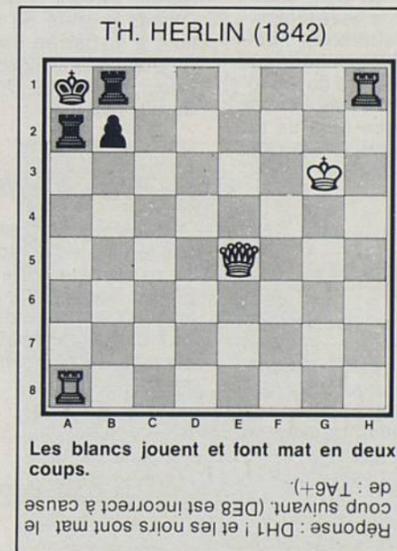
Et tous les samedis, une vingtaine d'adhérents « poussent du bois », analysent des combinaisons et s'affrontent... entre hommes ! « Il n'y a aucune fille ; j'ai bien essayé d'apprendre le jeu à ma soeur, mais sans succès » regrette Didier.

Les clefs de la réussite aux échecs s'appellent : calme, concentration, clairvoyance. Chaque coup est décisif et il faut évaluer toutes les conséquences d'une pièce bougée en se méfiant des idées fixes qui tournent à l'obsession : « l'autre jour, lors d'un match, je savais qu'en bougeant un pion, je perdais. Au bout d'une heure et quart de réflexion, je l'ai bougé... et j'ai perdu » soupire Didier ! Fatalité qui peut accélérer sa propre perte, résumée d'un mot par Cyrille : « il faut éviter de se suicider sur l'échiquier ! »

Aux échecs, à l'inverse de nombreux jeux, pas de hasard ni de secret : toutes les pièces sont étalées au grand jour et celui qui perd ne peut se raccrocher à aucune excuse !

Contrairement aux mythes que les soixante quatre cases traînent comme des casseroles, cette activité n'est pas l'apanage des génies, des classes ou des intelligences supérieures. Pas besoin d'argent ni même de la maîtrise des principaux codes culturels comme la lecture, l'écriture ou le calcul. Cette simplicité explique d'ailleurs le choix de Lenine, en 1917, de promouvoir les échecs au rang de sport national : ce jeu n'a pas besoin

ici comme ailleurs, la génération spontanée n'est que fiction : les différences de niveau s'expliquent par l'apprentissage et le travail. « Tous les champions ont commencé dès l'âge de 3 ans » explique Bruno ; très jeunes, les petits se familiarisent avec les pièces et 10 ans plus tard, ils combinent le Fou, le Cavalier ou la Tour avec une aisance déconcertante. Ces graines de Kasparov peuvent alors vous infliger un mat en vingt coups, avec leur air candide et appliqué !



Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Réponse : DHT1 et les noirs sont le coup suivant. (DE8 est incorrect à cause de : TA6+)

d'investissements lourds, il ne coûte pas cher au pratiquant et n'exige pas d'instruction (à l'époque, 99% des russes étaient analphabètes). On connaît aujourd'hui le résultat de cette politique : les soviétiques dominent la scène mondiale, trustent les titres et écrasent les autres nations à chaque jeu olympiques.

VIRUS

« Notre poussin a tout juste sept ans et il vient de sauter une classe ». Performance que saluent Bruno, Didier et Cyrille qui ajoutent aussitôt : « nous, depuis que l'échiquier nous passionne, nous travaillons moins ; c'est pourtant à l'école que nous avons attrapé le virus... »

Mais quel plaisir y-a-t-il à remuer, assis sur une chaise pendant des heures seize pièces sur quatre fois plus de cases ? Essayez et quand l'angoisse du jeu et sa fascination vous aurons saisi, il sera trop tard pour faire machine arrière. Vous aurez beau vous enfermer dans votre tour d'ivoire, jouer au fou, ou fuir au galop comme un cavalier de l'apocalypse, la reine et le roi vous manipuleront comme un pion...

ÉCHIQUIER

Le club de la Houssais, se réunit tous les samedis de 14 h à 19 h à la maison de quartier, 38 rue de la Houssais. Cotisation annuelle : 40 ou 100 F selon l'âge.

Le club regroupe actuellement une vingtaine d'adhérents pour initiation et perfectionnement. Si le coeur et les nerfs vous en disent...

SOLIDARITÉ

Le jour où le nuage polluant Roche Maurice a déversé sa fumée et son angoisse sur les populations de l'ouest du département, des dizaines de rezéens ont appelé ou se sont déplacées en mairie - après coupure du téléphone - pour proposer spontanément d'héberger des familles évacuées. Un geste méconnu qui méritait d'être salué.

vous le procurer fin janvier 88 dans les accueils de la mairie au prix de 10 F. Très pratique et complet.

PROMOTEUR

La ville a commencé son lotissement communal du «Clos des Naudières». Les quatre premiers lots sont disponibles à la construction depuis novembre 87, les 18 autres en mars 88 et le reste fin d'année 88.

C'est la Société d'Economie Mixte de la ville qui est chargée de la commercialisation de cette première expérience de promoteur communal.

PRÉSIDENTIELLE

Au moment où nous imprimons, Rezé compte 24 266 électrices et électeurs inscrits, soit 600 de plus que l'année dernière à la même époque. La plupart des nouveaux inscrits sont de l'année 1969, soit les jeunes de 18 ans des deux sexes qui arrivent en âge de voter pour le prochain scrutin.

La tendance est sensible : les jeunes s'inscrivent pour voter en avril.

JOLI COUP

Une vingtaine de propriétaires de terrains sur la Trocardière/Moulin à l'Huile viennent de constituer une association foncière urbaine libre (AFUL). Ils se proposent de monter un lotissement à vendre ou à conserver pour eux ou leur famille après remembrement de leurs terrains respectifs. Une très belle originalité à saluer. L'association, de plus, assume la viabilisation à la fin de l'opération. Voilà comment de propriétaire on devient promoteur.

ÉTUDE

Dans son mémoire de DEA de géologie marine, Laurent Le Guen relève quelques aspects économiques du port de Trememout : «... le chantier Bézier a abandonné la construction au profit du gardiennage, du mâtage, démantage et de la réparation des bateaux pour lesquels il y a, maintenant, une réelle demande. Pour cet établissement qui existe depuis 41 ans, le port aura été une manière de repartir.»

AH, ENFIN !

Le plan de Rezé est en fabrication. Depuis le temps qu'il est attendu ! Vous pourrez

Dans le but de percer une voie qui mènera de la rue Alsace Lorraine au parc de stationnement de la Barbonnerie et vers les bords de Sèvre, la ville achète actuellement les propriétés à hauteur du n°45 de la rue.

FAUNE ET FLORE

Dans le cadre de l'année européenne de l'environnement, Rezé et la Société d'Environnement et de Protection de la Nature de Bretagne (SEPNB) travaillent ensemble à la mise au point d'une charte avec inventaire des richesses communales en flore et faune. Une campagne de sensibilisation des habitants est à l'étude. Dossier à suivre.

FUTUR FOYER

Le foyer des jeunes travailleurs de la rue de Gigant à Nantes étudie actuellement la possibilité d'une implantation d'un foyer du même type au 36 de la rue Jean Jaurès à Rezé.

MEUBLES

Toujours s'équipant de nouveau mobilier urbain, Rezé disposera bientôt de 9 «Point Information», sans pub, achetés par la ville et de 6 planimètres avec pub ; le tout sera réparti aux points stratégiques de la ville. R.M. reviendra en détail sur ce dossier dans son prochain numéro.

BIG BEN

Cinq horloges habillées de publicité vont bientôt donner l'heure aux passants, place Sarraill, devant la maison des Offices avenue de la Libération, à la Carrée devant chez OBI, place du Château, au carrefour de la rue Ordronneau devant Rez'auto.

ÉCLAIRAGE

Devenus dangereux pour la sécurité, les trois pylones de 35 m de haut qui éclairent la place Sarraill (limite Rezé-Nantes) vont être déposés au profit de candelabres plus classiques d'une hauteur de 12 m.

TOURNEVIS

Commerce-Expansion, société de recherche d'implantation de commerces qui compte déjà à son actif les dix enseignes sur Atout-Sud, ajoute une grosse ponctuation à son travail : une grande surface de bricolage devrait bientôt s'installer à côté du Leclerc route de Pornic.

SAUCISSON

Lors de l'émission Cap à l'Ouest sur FR3 le 12 décembre, consacrée à l'évolution de la Maison Radieuse, J. Floch présent sur le plateau, a informé de la préparation d'un appartement «musée» de l'oeuvre du Corbu.

Par ailleurs, l'émission, trop «saucissonnée», selon certains, ne semble pas avoir déchaîné les enthousiasmes.

COUPE

Pour motiver la correction et le jeu sain sur les stades, Michel Dafniet, conseiller au sport, lance l'idée d'une coupe «Fair Play» offerte par la ville lors de la remise des récompenses de fin d'année. Tous ceux qui touchent le sport de près ou de loin seraient associés dans le jury d'octroi de cette distribution.

AVEC PLAISIR

En témoignage du renouveau que connaît l'architecture en France et en Europe, la grande Halle de la Vilette accueillera du 21 au 26 juin 88, le premier Salon International d'Architecture. Jacques Floch parrainera cette grande manifestation en compagnie de quelques noms connus comme l'architecte Vasconi, le chef d'entreprise Trigano, le journaliste Boissonat, Jacques Chaban Delmas, Pierre Mauroy etc. Le pari architectural de la nouvelle mairie en construction et le Corbu à Rezé, ne sont pas étrangers à cette sollicitation.

CROUTE

M. Doineau, boulanger de son état rue Alsace Lorraine, a trouvé une idée originale, il vend du pain 24 heures sur 24 sans être dans son magasin : moyennant pièces sonnantes par distributeur automatique. Bon pour le sandwich à 2 h du mat devant le match de boxe sur canal + ?

Joyeuse Année à tous

LE C.M.S. ENTRAINE LA SANTÉ

S O I G N E U R

Le centre est le gardien. Tiens bizarre cette équipe... Développons : le centre médico-sportif de la rue Alexandre Huchon est le gardien du grand but sportif : la santé. Pour que les quatre mille sportifs qu'il voit dans l'année encaissent bien.



Centre médico-sportif. Un bien vilain nom pour une si importante institution ! Le centre est bel et bien la clef de voûte du sport puisqu'il s'intéresse à la santé des 8000 mordus que compte Rezé.

Chaque licencié doit passer une visite médicale annuelle pour le renouvellement de sa carte. La rue Alexandre Huchon reçoit donc environ 4000 «clients» par an. Plusieurs raisons à ce joli score : les visites y sont gratuites (payées à part égale par Jeunesse et Sports, la ville et les clubs) et l'attente réduite.

Le vrai succès du centre tient à ce que ses dix médecins - généralistes dans le privé - sont spécialistes de médecine sportive et, pour la plupart, sportifs eux-mêmes. Un atout de poids dans la connaissance de la pathologie propre à chaque discipline. L'équipe s'allie aussi les compétences d'un cardiologue et d'un ophtalmo. Il arrive que sur les 4000 «clients» qu'ils suivent chaque année, six ou sept se voient contraints à cesser toute activité physique et une trentaine doivent mettre la pédale très douce. Le centre ne soigne pas et en cas de pépin le CHU ou des spécialistes interviennent donc.

Jean-Yves Le Poulennec, qui coordonne l'équipe, veut pousser la santé plus avant au sein des clubs : «pendant longtemps, nous avons cherché à mettre l'activité physique à la portée de tous. Maintenant que nous avons le nombre, il faut aller plus loin : améliorer le suivi et donc les performances de chaque athlète.»

ÉLECTRO

Manque de chance, en France la médecine sportive n'a pas la cote, sauf chez les pros ; les amateurs - la grande masse - s'en moquent un peu. «On oblige les athlètes à une visite annuelle, il en faudrait trois. Quant aux clubs, bien peu nous sollicitent pour conseils ou dépistages» ; s'ajoute à cela un problème de sous qui dépasse Rezé : la loi veut que les praticiens touchent des honoraires pour les visites mais pas pour les réu-

nions d'information, les plans d'entraînement ou la surveillance sur le terrain. Une curieuse méthode d'assurer le suivi sportif !

Renversant le dilemme, le Dr Le Poulennec veut amener un peu de ses connaissances au niveau du sportif : «il n'est pas normal de voir un athlète brillant au début de saison, s'enfoncer ensuite dans les profondeurs du classement.» Bref, chacun peut et doit apprendre à bien gérer son capital-muscle !

Créé en 1974, le centre ausculte la haute compétition et se taille une réputation : il vient d'être agrée pour les doubles surclassés en basket et les visites des arbitres de foot du sud-Loire. Enfin, il organise cette année deux séances de formation avec un intervenant de choix : le Pr Letenneur qui devint célèbre en «réparant» la cheville d'Alain Colas !

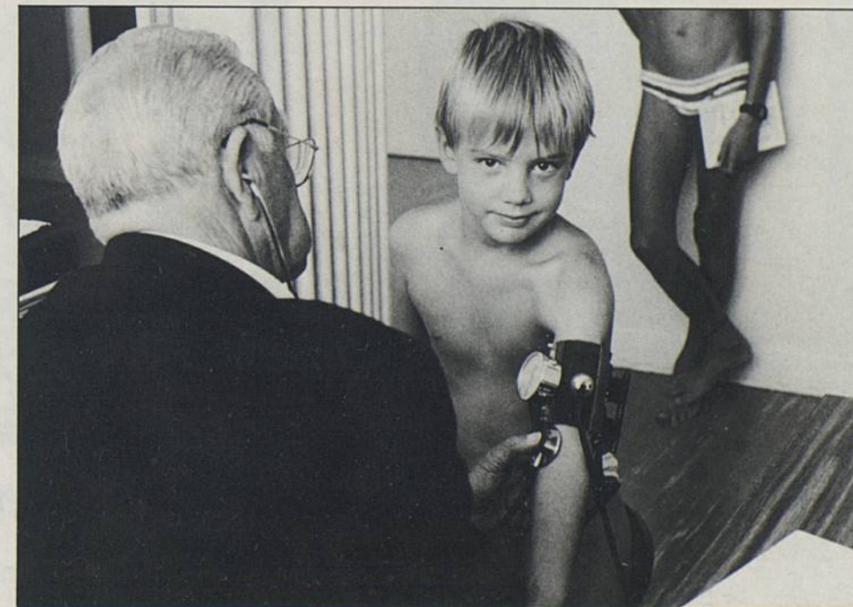
Haut niveau ou pas, électrocardiogramme à tous ses visiteurs de plus de 40 ans. Sportif du dimanche, as-tu du coeur ? Bonne question pour le tennis

par exemple, première discipline à Rezé. Elle recrute la plupart de ses passionnés parmi les gens «de bureau», qui, comme chacun sait, prépare très mal à l'effort physique.

Vous avez l'âge de vos artères, vos articulations vous interdisent toutes galipettes, deux cents pompes par jour vous effraient : il vous reste la natation, c'est le centre qui le dit. A cette idée de piscine levons notre tasse...

RENDEZ-VOUS

Le centre médico-sportif établit le 1er mars (début de l'année administrative du centre) un calendrier des visites pour chaque club rezéen, affilié à l'OMS. Visites sur rendez-vous, mais le secrétariat reçoit les responsables sportifs toutes les semaines de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 19 h. CMS, rue Alexandre Huchon 40 75 81 59.



Vérification de la pression des canalisations avant l'envoi dans les circuits...sportifs.

RESPONSABLES ET SOLIDAIRES

Créée par le Général de Gaulle au lendemain de la Libération, la sécurité sociale, dont le but était d'assurer une bonne protection sociale à tous les français, était une grande, belle et généreuse idée.

Ce système, fondé essentiellement sur la notion de solidarité fonctionna presque sans accroc pendant de très nombreuses années donnant satisfaction à tout le monde.

Puis, dans les années 70 les premières difficultés apparurent. Elles augmentèrent au fil des années pour arriver à un point tel qu'elles mettent aujourd'hui en péril l'institution elle-même sur laquelle est basée toute notre protection sociale.

Pour autant, les français, dans leur grande majorité, soit par égoïsme, soit par individualisme, ne se sont guère souciés de ce grave problème, comptant sur l'Etat Providence pour le résoudre.

Qui pourrait aujourd'hui leur tenir rigueur de cette attitude puisqu'à chaque fois que le problème était posé «ON» trouvait une solution pour combler le déficit. Comment d'ailleurs aurait-on pu responsabiliser les ASSURÉS SOCIAUX dans un système fondé précisément sur l'irresponsabilité de tous ? La plupart d'entre eux ne savent même pas ce qu'ils paient, ce qu'ils coûtent, ce qu'ils dépensent, ce qu'ils reçoivent. Alors on arrive à ce constat que sans responsabilité, il n'y a plus de solidarité.

Et pourtant, en cette fin de 20ème siècle, dans notre pays même, la solidarité doit jouer de plus en plus. Il y a en France 2

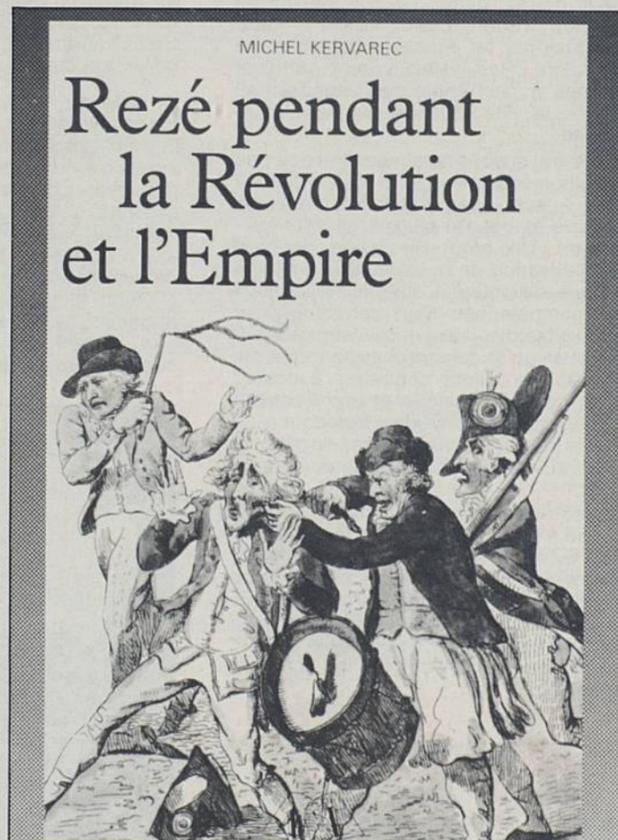
millions et demi de chômeurs dont certains reçoivent une indemnité à peine suffisante pour les aider à survivre eux et leur famille. Il y a aussi tous ces pauvres dont les ressources sont synonymes de charité ou de mendicité. Or la sécurité sociale n'est en charge ni des uns, ni des autres.

En face de tant de malheureux, que penser alors de ceux qui par corporatisme, idéologie politique, hégémonie syndicale ou individualisme, pensent plus à tirer profit de la situation qu'à apporter leur contribution à l'élaboration de solutions équitables pour tous.

Il suffit pourtant pour y arriver, de courage et de bon sens. Notre ministre des affaires sociales, Philippe Seguin, ne manque ni de l'un ni de l'autre. Souhaitons que les états généraux qu'il a réunis permettent de trouver les solutions qui s'imposent pour que notre système de sécurité sociale, souvent si dénié par les français mais tant envié par les autres pays, reste le fondement même de notre protection sociale basée sur la responsabilité et la solidarité de tous.

Dr L. Chantebel
Groupe d'Opposition Républicaine

Il était deux fois Rezé...



... Entrez dans votre Histoire

En vente partout. 110 F l'unité.

ACL Editions Société Crocus - 8 ter rue du Lt Marty - 44230 St Sébastien

PAS QU'A LA MAISON LA NOELLE OU NOUS JOUONS

R I G O L A D E

La caverne d'Ali Baba est à la Noël. Les enfants peignent, sculptent, construisent, créent des habits, s'amuse très fort, sous la houlette de trois plasticiens. Ils apprennent beaucoup aussi. Inutile de leur dire c'est un jeu.

Difficile à trouver les ateliers de la Noël, parmi les cubes du square Emile Blandin ? Impossible, vous ne pouvez pas les rater, les enfants qui fréquentent cette caverne d'Ali Baba, l'ont très bien fléchée : triangles, cercles et carrés de couleur forment un jeu de piste qui mène aux trésors de leur repaire.

C'est Julien, 10 ans, qui a conçu le fléchage : « plus on est au loin, plus les signes sont larges, plus on s'approche, plus ils deviennent étroits. »

Christophe Cesbron et ses deux complices - tout trois plasticiens, peintre et sculpteur professionnels - ont guidé les enfants dans leur travail avec un relevé des lieux, un plan et des maquettes. Très vite, nos artistes en herbe ont détourné joyeusement la rigueur des lignes géométriques, transformant la rue qui va à la Noël, en piste de slalom géant. Un jeu qui ravit l'animateur : « les enfants viennent d'abord à l'atelier pour se détendre ; tous nos projets gardent un côté souriant et, après la concentration, succèdent toujours de bons moments de rigolade... »

Au jeu s'ajoute la mise en scène, « l'installation », comme disent aujourd'hui les spécialistes. Par exemple, les enfants construisent des cabanes décorées et s'y font photographe ; ou encore, ils peignent sur des tissus qu'ils taillent en vêtements et organisent des défilés de mode...

La photo est souvent présente dans les projets comme trace des créations et preuve de leur valeur.

« Nous voulons sensibiliser les petits à la peinture, à la construction et à l'utilisation de matériaux comme le plâtre ou la terre » explique l'animateur. « Pas question de chercher la perfection du fini : cette exigence n'est pas de leur âge. Jusqu'à 6 ans, les enfants veulent exercer leurs gestes sur des surfaces plus grandes que celles qu'on leur propose, à la maison ou l'école ; ils n'ont pas peur de rater et le souci de bien représenter la



Quand la peinture à l'huile c'est bien... un jeu facile.

réalité ne les bloque pas ; c'est l'âge où l'imagination est la plus vive.»

EXPO

Créé il y a trois ans, l'atelier de la Noël a atteint aujourd'hui sa vitesse de croisière avec l'arrivée de deux plasticiennes : Marie-Laure Viale et Armelle Jouan. Avec C. Cesbron, elles apportent une touche inédite dans les loisirs pour enfants : hormis « l'Atelier » de Saint-Herblain, l'animation qu'ils suivent à Rezé est unique dans l'agglomération. Ceci explique sans doute son succès... et la présence à la Noël de petits qui viennent des communes voisines !

Fort de cette originalité, Christophe Cesbron envisage maintenant d'intervenir dans les écoles, à la demande des professeurs. « Nous aimerions aussi accueillir des classes dans notre local comme nous le faisons déjà avec des handicapés. » Seul obstacle : « beaucoup d'enseignants, comme le public en géné-

ral, se méfient de l'art contemporain ; et ils accordent trop d'importance au fini, au détriment de la démarche et de sa réalisation. »

Gageons que l'expo - qu'il prépare actuellement pour montrer aux rezéens le travail de ses poulains - saura vaincre les dernières réticences...

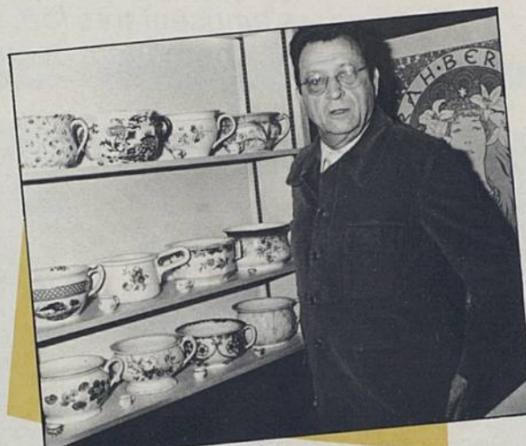
PROJET

L'atelier de la Noël mitonne un nouveau projet pour le début 88 : une soirée hebdomadaire « arts plastiques » pour les 10-13 ans et une autre pour les 14-17 ans. Cette idée est chaudement soutenue par l'ARC et l'OLJ.

Atelier de la Noël, 4 square Emile Blandin, 40 84 04 78. Les activités fonctionnent tous les mercredis et pendant les vacances pour les 4-12 ans.

CLAUDE PIEPLU : JE SUIS UN AVOCAT

L'HOMME GRIS EN COULEURS



Curiosité : Claude Piéplu et sa collection de pots de chambre.

42 ans de carrière, 46 films, 170 pièces de théâtre.

Claude Piéplu : un grand nom et un timbre infalsifiable, «j'ai une voix comme Michèle Morgan a des yeux».

Rezé le reçoit au théâtre fin janvier dans «l'Homme gris», auparavant il a accueilli Rezé-Magazine chez lui, à Paris. Entretien.

R.M. : Dans quelles circonstances avez-vous découvert «l'Homme gris» ?

C.P. : Gabriel Garran, le metteur en scène de la pièce, m'a proposé le texte. J'ai tout de suite senti son intensité dramatique, sa densité, sa force mais, avant d'accepter le rôle, j'ai demandé une «traduction» du manuscrit...

... qui était écrit en québécois...

Exactement. Sans adaptation, impossible de le présenter : le public français aurait souri à l'exotisme du langage, à son aspect folklorique (C.P. imite alors l'accent québécois. Rires) mais n'aurait pas saisi le caractère dramatique de la situation. La francisation a donc été faite... par un Belge, Jean-Jacques de Decker...

Et vous avez joué la pièce ?

Non. Au départ il s'agissait juste d'une lecture publique à Beaubourg. Mais à cette occasion nous avons senti que le courant passait, que le texte faisait mouche. Gabriel Garran l'a donc mis en scène avec le succès que vous connaissez.

Dans cette pièce, vous monologuez pendant une heure et demie. C'est épuisant ?

Pas trop et pour une raison toute simple : mon personnage boit un litre et demi de gin par représentation. Ce n'est en fait que de l'eau minérale et tout ce liquide m'évite la déshydratation, me régénère en quelque sorte. J'ai participé à des spectacles où, à la sortie, j'aurais tué mon voisin s'il m'avait empêché de boire tellement j'avais soif, et je m'enfilais plus d'un litre de bière - ce que d'ailleurs je ne conseille à

personne ! Mais là, je sors de scène en bon état...

Vous tenez le rôle depuis deux ans, comment analysez-vous l'évolution de votre jeu au fil des représentations ?

Une pièce, c'est comme une plante. Au début, il lui faut un tuteur et j'ai d'abord joué ce rôle. Ensuite, le tuteur doit s'effacer, sinon il bloque la croissance de la tige. J'ai donc pris de la distance par rapport à elle. Aujourd'hui elle est arrivée à maturité et j'ai du plaisir à la voir évoluer dans son âge adulte. Peu à peu, mon jeu, tout comme la pièce, a pris du volume, de l'autonomie. De ce point de vue, le public de province a plus de chance que celui de la capitale : il peut profiter d'un travail achevé.

En province, les publics diffèrent selon les régions ?

Sans aucun doute. Je cite toujours le cas de Saint Etienne qui est un haut-lieu du théâtre. C'est le résultat de quarante ans d'un travail sérieux, honnête d'un homme, Dasté, qui a planté là, en 1947, le premier jalon de la décentralisation en province. On y sent un public averti, attentif, qui vibre avec les acteurs. Et chaque ville a son style, sa manière d'être et cette personnalité déteint sur le public.

Comment gérez-vous votre double carrière, cinéma et théâtre ?

Je ne fais pas de distingo entre les deux : je suis un comédien, point final ! Je travaille dans toutes les disciplines qui me plaisent : cinéma, théâtre, radio, télévi-

sion ; je fais également des commentaires de films d'entreprises avec ma voix qui «apprivoise» - c'est du moins ce que l'on dit depuis les Shadoks ! Et je me suis même lancé - avec beaucoup de prudence - dans la pub...

Avec beaucoup de prudence... ?

Oui, parce que du jour au lendemain je n'ai pas envie de me transformer en porte-parole de lessives ou de couches-culottes ! Remarquez, ce n'est pas déshonorant de le faire, mais ce n'est pas ce que j'ai choisi au départ.

Pendant sept ans, vous avez refusé tous les films que l'on vous proposait ?

Tout simplement parce que les rôles étaient inintéressants.

Et vous avez privilégié le théâtre ?

Peut-être mais les deux choses ne sont pas de même nature. Au théâtre l'acteur est pleinement responsable de son travail ; il en est l'élément moteur. La scène est un rendez-vous physique avec le public. Après le spectacle on peut dire au comédien : «bravo vous m'avez convaincu» ou au contraire «désolé, vous avez saboté votre rôle». Au cinéma, quelle est la part de l'acteur dans la réussite d'un film ? Impossible à dire ! Et puis le tournage se passe sans émotion et se résume souvent à une feuille de service. Les acteurs y sont très choyés - il paraît qu'ils sont fragiles... mais bon, c'est froid ! Tandis qu'au théâtre, vous portez tout un projet, votre travail est mesurable et, une fois sur le plateau, il faut aller jusqu'au bout...

Récemment, «Vive la liberté» est passé à la télé avec cette critique d'un journaliste : «film nul, réservé aux incondtionnels de Claude Piéplu». Que vous inspire ce jugement paradoxal ?

(Rires). Je vais d'abord vous faire une confidence : je n'ai jamais pu voir ce film. Il paraît en effet qu'il n'est pas terrible... Les Charlots qui y jouent sont charmants mais, à part l'un d'entre eux, en tant que comédiens... Ceci dit, personne ne peut prévoir pendant un tournage ce que sera un film. Evidemment avec les Charlots, je me doutais bien que ça ne ressemblerait pas à... (hésitation)... à du Bresson - et tant mieux d'une certaine façon parce que Bresson... (rires). L'idéal serait de trouver le moyen terme... (rires) ! Mais dans le travail, je suis fair-play. Pas du genre à dire : «je suis là par hasard, pour payer mes impôts»... Non, j'assume et je remplis mon contrat le mieux possible ! Alors, si les critiques trouvent que je tire mon épingle du jeu dans «Vive la liberté»... tant mieux ! C'est important de ne pas jouer perdant...

Depuis 15 ans, vous avez choisi le théâtre «résolument» contemporain pour lutter contre le conformisme des Français qui sont prêts, avez-vous dit, «à aller un week-end en Inde à condition de trouver du Camembert en arrivant à Calcutta...»

(Rires) Oui. Un jour, la facilité ambiante m'a agacé. Les directeurs de théâtres parisiens se balladent outre-Atlantique, ils recensent les spectacles à succès - sans toujours les voir et parler anglais - et ils les adaptent ici. Cette paresse, pas drôle, est frustrante. Alors j'ai rayé les adaptations anglaises de mon répertoire et je m'investis dans le moderne, par défi, provocation et par plaisir évidemment ! C'est comme ça, par exemple, que j'ai joué la toute première pièce de Marc Perrier, «Six heures au plus tard», un manuscrit que j'avais reçu par la poste...

Vous évitez également les classiques ?

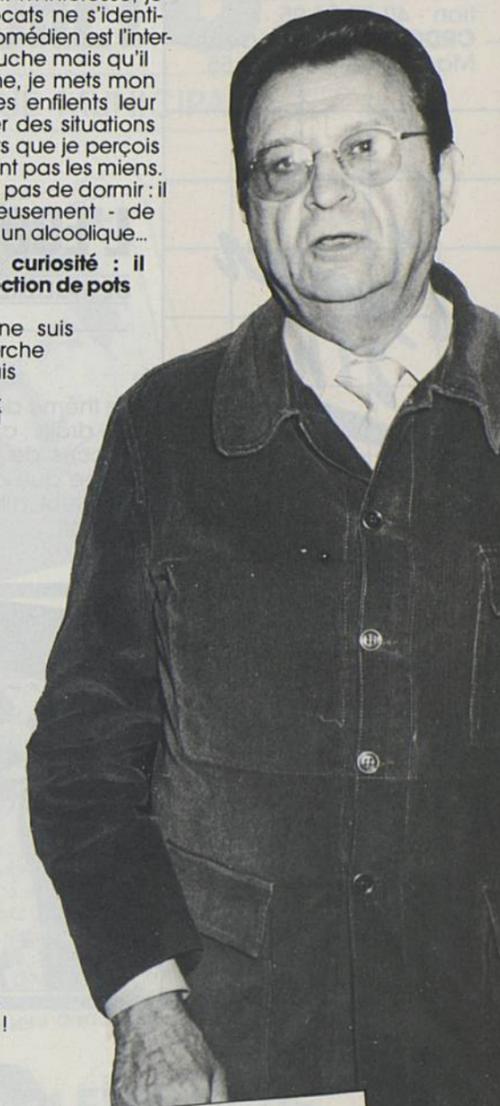
Je peux me le permettre : je suis un bon acteur, reconnu, qui n'a pas besoin de prouver son métier dans l'Avare ! Et puis on nous répète sans arrêt que les classiques sont éternels mais je n'en suis pas si sûr. L'hypocrisie de Tartuffe est-elle la même que l'hypocrisie d'aujourd'hui ? Ce n'est pas évident...

Certains acteurs s'identifient totalement à leurs rôles au point de «devenir» leurs personnages ; d'autres, dont vous faites partie, restent des interprètes et gardent une certaine distance...

Absolument et c'est ma conception du métier. Je ne porte pas sur le dos les malheurs d'un personnage de fiction. Il m'intéresse, je suis son avocat mais les avocats ne s'identifient pas à leurs clients... Un comédien est l'interprète d'une création qui le touche mais qu'il ne vit pas. En arrivant sur scène, je mets mon costume gris comme d'autres enfilent leur bleu de travail ; je fais passer des situations dramatiques et des sentiments que je perçois très clairement mais qui ne sont pas les miens. Ensuite, le rôle ne m'empêche pas de dormir : il n'est pas nécessaire - heureusement - de devenir alcoolique pour jouer un alcoolique...

Dernière question de pure curiosité : il paraît que vous faites la collection de pots de chambre ?

C'est vrai ! Remarquez, je ne suis pas tous les jours à la recherche d'un pot de chambre, mais quand l'occasion se présente... Sur le plan décoratif pur, c'est magnifique, comme des vases finement décorés qui ne seraient pas de nuit... Il m'en manque un célèbre : le Bourdaloue. Bourdaloue était un prédicateur du XVIIème qui faisait des sermons très très longs. Les femmes qui avaient un besoin urgent n'osaient pas sortir de l'église par respect pour le prélat. Moi même, après un spectacle, je ne pourrais rester sans «expurger le superflu de la boisson» comme dit Molière... Enfin bref, les belles dames utilisaient donc pendant l'office, des vases de forme spéciale, avec un bec verseur, que l'on a vite appelé Bourdaloue. Récemment, une femme de Toulouse m'a écrit qu'elle en possédait trois... je compte bientôt passer les voir !



L'HOMME GRIS

DE MARIE LABERGE

21 H - THÉÂTRE DE REZÉ

AVEC : CLAUDE PIEPLU

MISE EN SCÈNE GABRIEL GARRAN



- A . R . C -

C . R . D . C

U

n père et une fille dans un motel. La fille est silencieuse, d'une indifférence autiste ; le père, alcoolique, parle inlassablement. Sur scène, deux comédiens extraordinaires font passer une exceptionnelle intelligence du sensible.

Pour tous renseignements et réservations :
ARC : 70 av. de la Libération - 40 75 54 95.
CRDC : 7 chaussée de la Madeleine - 40 89 00 55.

PROGRAMME
CULTURE ARC - CRDC

8 Janvier
 21h.

L'ÉCOLE DES FEMMES

DE MOLIÈRE PAR LE THÉÂTRE DE LA JACQUERIE
 THÉÂTRE DE REZÉ

Le thème de l'ÉCOLE DES FEMMES n'a rien de drôle ; c'est son traitement qui l'est. Le succès de cette création conforte bien l'idée que classique et anticonformisme peuvent aller de pair. Magistral et poignant.



26 Janvier
 21h.



BUFFO

PAR HOWARD BUTTEN - THÉÂTRE DE REZÉ

Il danse, mime, ventriloque, soliloque et s'adresse aussi bien aux petits qu'aux grands. Ce clown étrange habite un univers rare, très pur, tendre et cruel...

4-5 Février
 21h.

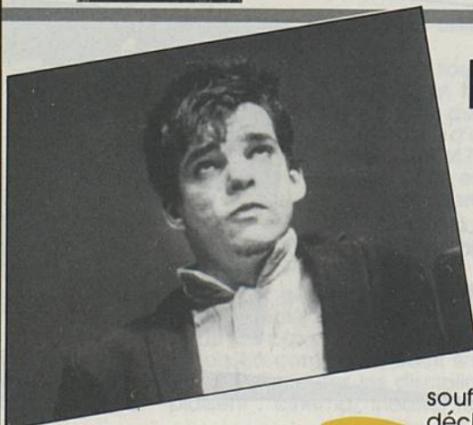


STRADIVARIA

CONCERT BAROQUE, DIRIGÉ PAR DANIEL CUIILLER
 ÉGLISE DU ROSAIRE

Cette soirée sera consacrée aux concertos de Jean-Marie Leclair. Ce violoniste compositeur, du XVIIIème, est l'un des grands représentants de l'École Française... et ardent défenseur de la musique italienne.

5 Mars
 21h.



LA MOUETTE

D'ANTON TCHEKHOV,
 MISE EN SCÈNE : PIERRE PRADINAS
 SOUS CHAPITEAU

Denis Lavant (qui fut le partenaire vedette de Juliette Binoche dans le film «Mauvais Sang» de Leos Carax) est un TREPLEV insolite, insolent, à la souffrance bondissante dans une histoire d'amour déchirante. Un très grand moment de théâtre.

L H O M M A G E S
LOUIS RENE DES FORETS

PRÉSENTÉ PAR L'A.R.C ET LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

LES GRANDS MOMENTS D'UN CHANTEUR

DE LOUIS-RENÉ DES FORÊTS PAR PIERRE LEENHARDT
 19, 21 et 22 JANVIER - 21 H - THÉÂTRE DE REZÉ

Le narrateur cherche à percer le mystère de la gloire éphémère d'un chanteur d'opéra qui, pendant quelques mois, fut considéré comme la plus grande voix de tous les temps. Il est devenu brusquement une star, après avoir remplacé au pied levé une vedette indisponible ; puis, très vite, il est retombé dans l'anonymat.

Mais cette voix a-t-elle existé ? N'est-elle que la ferveur d'une femme amoureuse ? Une supercherie ou un effet de mode ?

LES MENDIANTS

FILM DE BENOIT JACQUOT (AVANT-PREMIÈRE LE 20 JANVIER)

DANS UN MIROIR

FILM DE RAOUL RUIZ - DU 20 AU 27 JANVIER, CINÉMA LE CONCORDE A NANTES

Sous réserve : débat avec les réalisateurs le 20 janvier.

ENTRETIEN AVEC LOUIS-RENE DES FORETS

SAMEDI 23 JANVIER - 21 H - THÉÂTRE DE REZÉ

Projection en avant-première d'une émission de Benoît Jacquot et Jean-Benoît Puech. Débat en présence de l'écrivain, animé par J-B. Puech et D. Rabaté. Entrée libre.

EXPOSITION : L'OEUVRE ET LA VIE DE L.R. DES FORETS

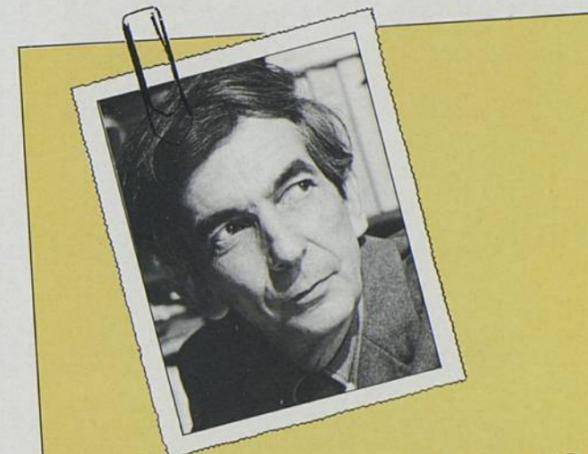
DU 15 AU 25 JANVIER

A Rezé : théâtre, bibliothèque municipale et librairie Sud-Lire.
 A Nantes : cinéma le Concorde, librairies Coiffard, Vent d'Ouest et Lanoë.

ANIMATIONS SCOLAIRES

EN JANVIER REALISEES PAR PIERRE LEENHARDT.

Renseignements réservations : ARC 40 75 54 95 - Bibliothèque 40 75 32 04.



LOUIS RENE DES FORETS

Né en 1918, il se retire à la campagne en 1941 pour écrire son premier livre, «Les Mendiants», construit comme une partition musicale. Il participe ensuite à la Résistance ; un récit, «Un malade en forêt», s'en inspire. A la Libération, il milite et écrit dans des journaux d'extrême-gauche, avec ses amis Raymond Queneau, Marguerite Duras... Il publie «Le Bavard» en 1947. En 1953, il entre aux Editions Gallimard et en 1960, il édite «La Chambre des Enfants», recueil de nouvelles qui reçoit le Prix des Critiques. Pendant 15 ans, il n'écrit plus et se consacre à la peinture mais depuis une dizaine d'années, il travaille à une autobiographie, «Ostinato», dont des extraits paraissent dans différentes revues.

PIERRE LEENHARDT



Né en 1944, il débute sa carrière au Théâtre de Sartrouville avec Patrice Chéreau. Pendant 10 ans, il assume diverses responsabilités autour du théâtre, avant de ce décider, en 1976, à monter lui-même sur les planches. Il adapte alors «Gros Calin» de Romain Gary qui connaît un immense succès. En 1978, il crée «Fragments d'un discours amoureux» d'après Barthes et poursuit son activité de comédien, notamment dans «Les délices de la vertu», pièce jouée par le Théâtre Nuit de Nantes. Entre 82 et 84, il exerce la fonction de chargé de mission pour l'action culturelle et le théâtre à la DRAC. Il a publié quatre livres dont «Le journal de grossesse d'un père célibataire» et «Portrait de Grifon en bords de Loire».



OUVRAGES D'ART
TERRESTRES - MARITIMES

BATIMENT

LES TRAVAUX PUBLICS DE LOUEST

NANTES : 3 place du Sanitat. Tél. (40) 73.12.01
Télex 700 143

PARIS : 59 rue La Boétie. Tél. 561.03.08.

AGENCES :

LE HAVRE : 11 rue Albert-André-Huet. Tél. (35) 41.75.24

CHERBOURG : 24 rue du Château. Tél. (33) 93.22.43

LORIENT : 16 avenue de Kergroise. Tél. (97) 37.22.90.

TOULON : 1 chemin de la Juliette. Tél. (94) 24.37.14

ANTIBES : 14 boulevard Albert-1^{er}. Tél. (93) 34.59.22

COLLECTE ET EVACUATION DE RESIDUS URBAINS
ENLEVEMENT DE DECHETS INDUSTRIELS

Service pour Particuliers ou Artisans
Location de bacs à la journée
Forfait spécial week-end

BALAYAGE INDUSTRIEL

Gravillonnage - Rabotage
Voieries - Parkings

SANI-LOC

Location W.C. chimiques autonomes



**PAUL
GRANDJOUAN
S.A.C.O.**

RUE DES ABATTOIRS. 44000 NANTES
TEL. 40 75 68 48